

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avance.

Vol. XII.

No. 47.

JEUDI, 24 NOVEMBRE 1881

Prix du numéro 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est publiée tous les jeudis par les nouveaux propriétaires. L'impression, les gravures, etc., etc., se font à la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis ; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées au Gérant de la Compagnie Litho.-Burland, au bureau de *L'Opinion Publique*.

Adresser les correspondances littéraires : " Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

ÉLECTIONS ET ÉLOQUENCE

Nous sommes au fort de la lutte électorale ; en dépit de la pluie, de la neige, du vent de nord-est, de la boue et du froid, l'éloquence jaillit en périodes plus ou moins sonores, dans les trois cents paroisses du Bas-Canada. Certes il faut aimer son pays, et ambitionner fortement l'honneur de le représenter pour faire une campagne électorale par un temps pareil. Encore s'il était possible d'appliquer un téléphone sur l'oreille de chaque électeur et de le convaincre à distance, ce serait à demi-mal, mais nous n'en sommes pas encore là. Et dire que toutes ces misères auront été subies en pure perte par au moins la moitié des candidats ! Cela nous désole. Ils se donnent tant de mal que nous voudrions tous les voir élus.

Il y a des gens qui tiennent la campagne parce qu'ils y sont intéressés en qualité de candidats, passe encore pour ceux-là ; mais que dire des amis qui les aident de leur parole ! En voilà de vrais amis ! et franchement s'ils aiment autant la patrie qu'ils en ont l'air, ce sont de fameux patriotes. Mais il y a autre chose au fond, surtout pour les jeunes gens qui font assaut d'éloquence sur les tréteaux populaires—pardon, sur les hustings. C'est pour eux une étude, un exercice, et comme presque tous sont des étudiants en droit ou de jeunes avocats, une préparation aux discussions du Palais, avec une arrière-pensée que ces luttes leur serviront un jour à eux-mêmes. Lorsqu'on défend un candidat, on finit par se croire de l'étoffe dont on les fait. Du reste après avoir fait nommer un candidat, il est bien permis de penser à se faire un jour élire soi-même. Dès lors il n'est pas rare de les entendre dire : " mon comté," avec une foi qui finit souvent par transporter les électeurs. Les députés ne sont pas immortels. Ajoutez à cela que la politique pour les avocats est un chemin qui mène loin, surtout aux banquettes des ministres et aux bancs des juges.

Il est étonnant de voir comme ces sortes de joutes oratoires développent le talent de la parole chez ceux qui y prennent part ! Nombre d'entre eux arrivent à parler avec une facilité, une verve et une abondance vraiment remarquables. Ils ont souvent les dehors de l'éloquence. On dit que pour réussir dans les combats de la parole il faut avoir une énorme confiance en soi et un mépris non moins énorme pour son auditoire. Nous ne savons pas si tel est le secret de cette précoce éloquence, mais toujours est-il qu'ils parlent avec un aplomb imperturbable. Bourrés d'articles de journaux, ferrés à glace sur les livres bleus, ils s'en vont en guerre, décidés à mettre flamberge au vent contre tout venant. Que de fois nous avons vu des blancs-becs, frais émoulu du collège ou de l'université, tenir tête à des vétérans du Parlement ! Ils ne s'en tiraient pas trop mal, à notre

idée, mais à la leur, l'adversaire était lancé dans le troisième dessous ; c'est du reste ce que le journal ami ne manquait pas de proclamer !

Cette averse, ce déluge de discours est une des conséquences de notre régime politique et tient aussi au caractère particulier de nos gouvernants. Nous sommes gouvernés par des avocats, engeance verbeuse. Ce n'est pas pour eux qu'on a formulé le dicton : le silence est d'or. Selon un homme qui n'aimait guère les disciples de St. Ives, c'est un mauvais signe lorsque les avocats gouvernent. " Quand une civilisation est vermoulue, disait-il, l'avocat s'y met. Tous les grands peuples, Athènes, Rome ont fini par ces travailleurs de la langue ! Oh l'homme d'action disparaît, le rhéteur surgit ! C'est l'heure des belles paroles et des vilains actes, des petits faits et des grands mots ! Et tandis que Byzance discute pour un adjectif de plus ou de moins, silencieusement venus dans l'ombre, voici venir les Turcs à la porte.....qui agissent et ne parlent pas !....." Ce jugement porté en France est par trop sévère. Nos hommes publics à droite et à gauche sont des avocats, et malgré cela notre pays n'offre aucun signe de décadence.

Si cette terrible accusation a sa raison d'être en France, elle ne pourrait se justifier ici. Depuis que nous nous gouvernons nous-mêmes, nous avons subi le régime des avocats, et en somme le pays s'en est fort bien trouvé. Si nos avocats sont gens de beaucoup de mots, ils sont aussi hommes d'action et d'action énergique. Les hommes de gouvernement sont rares au Canada comme ailleurs, mais c'est l'ordre illustre des avocats qui nous a fourni les meilleurs. Ce sont des avocats qui ont arrêté les plans de colonisation du pays, opéré d'une façon pratique la transformation de notre système de tenure des terres, créé notre commerce par des lois sages, ouvert nos canaux, tracé le réseau de nos chemins ! Baldwin, Lafontaine, Morin, Cartier étaient des avocats, et quels hommes de gouvernement ! Ils ont réussi en tout ; il reste à savoir s'ils auraient été capables de faire la guerre. Ils nous l'ont bien évitée, ce qui vaut mieux.

Ce qu'il y a de singulier, en face de ce débordement d'éloquence chaleureuse, c'est la froideur habituelle de l'auditoire. Pendant que Gambetta parcourait la Normandie, haranguant les populations, le correspondant du *Times* faisait cette observation que les paysans normands, peu démonstratifs, restaient froids sous cette parole qui fait prendre feu au reste de la France. Nos cultivateurs sont normands sur ce point. On les voit rarement à l'unisson de l'orateur, qui ne parvient pas à faire passer dans leur cœur l'enthousiasme qui l'anime ou paraît l'animer. Mais le spectacle l'intéresse tout de même et si le beau parleur enfile les phrases sans broncher, sans hésiter, s'il a une voix agréable, un geste expressif, il peut compter que son impassible auditeur dira : " il parle bien." Ce flegme a son bon côté. Il est fort heureux parfois que l'électeur se réserve, qu'il ne se laisse pas emporter, car il arrive assez souvent que les orateurs font un coupable abus de leur faconde, et s'ils avaient de l'influence ce serait à coup sûr de l'influence indue de la pire espèce.

Les discours sont l'accompagnement nécessaire des élections, mais ils n'en sont point le principal facteur. Le plus fort élément de succès vient de l'influence exercée par la classe dirigeante dans chaque comté. Quelques hommes seulement forment l'opinion publique et la foule n'a que l'opinion de ces chefs de file. On a souvent prétendu que nos paysans étaient incapables à cause de leur instruction restreinte de comprendre et de pratiquer les institutions représentatives. Nous voudrions bien connaître le peuple à la hauteur d'un pareil rôle. Bagehot, un whig anglais avancé, grand admirateur du peuple, ne se gêne pas de se tenir qu'en Angleterre non-seulement les électeurs, mais les députés ne sont ni assez instruits ni assez clairvoyants pour saisir la portée, la signification des lois importantes. Un autre auteur déclare que toutes les grandes mesures qui ont fait l'honneur de l'Angleterre et sa grandeur, ont été repoussées par le peuple et qu'il a fallu recourir à la corruption pour les lui faire adopter. L'émancipation des catholiques n'a-t-elle pas coûté trente années

de luttes opiniâtres ? C'est en 1838 que Cobden demanda pour la première fois l'abrogation des *Corn laws*, lois qui prohibaient l'entrée des céréales étrangères dans la Grande-Bretagne, et ce n'est qu'en 1846 que la mesure donnant le coup de grâce aux lois agraires reçut la sanction royale.

Si les électeurs de notre province restent froids, c'est bien aussi un peu parce qu'ils se défient des beaux parleurs et qu'ils redoutent la tromperie ; ils ont été si souvent joués. O vous tous qui élevez la voix devant eux, qui venez leur prêcher leurs devoirs, qui aspirez à l'honneur de gouverner le pays, gardez-vous de les tromper ; songez un peu moins au parti et un peu plus à la patrie, ayez toujours présent à vos yeux sa grande image. Soyez vrais, et votre éloquence deviendra communicative. Soyez vrais et vous saurez émouvoir le peuple ; l'émouvoir, c'est presque le convaincre, et le convaincre, c'est gagner votre cause !

A. D. DECELLES.

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

C'est à vous mesdames que je m'adresse aujourd'hui ; vos maris, vos frères et vos.....cousins sont trop occupés de politique, pour m'écouter. Laissons les entourer les grands orateurs qui les électrisent avec leur parole ardente ; qu'ils s'éclaircissent à la lumière des raisonnements pendant que de notre côté nous étudierons un sujet plus facile à saisir, nous l'espérons, que les mystères de la politique.

La plupart d'entre vous avez vu cette brillante lumière dont l'usage se répand tous les jours, et qui sera le mode d'éclairage de l'avenir le jour où l'on aura trouvé moyen de produire de l'électricité à bon marché. Les wagons du chemin de fer de Brighton, en Angleterre, une foule d'édifices en Europe sont déjà éclairés aux reflets de cette lumière, qui ne répand ni chaleur ni odeur autour d'elle, et qui nous transporte bien loin de l'antique nauséabonde chandelle de six ou de huit à la livre.

Avant de causer éclairage électrique, il ne sera pas hors de propos de nous demander ce que c'est que l'électricité. Prenez un morceau de cire à cacheter ou d'ambre, frottez-le vivement sur une étoffe de laine et approchez-le de petites parcelles de papier et vous verrez celles-ci attirées vers l'ambre ou la cire, puis repoussées. Cette force invisible qui les attire et les repousse ensuite, c'est l'électricité, un fluide impondérable vous diront les savants, invisible, répandu partout dans la nature et produit de différentes manières. Vous frappez une planche avec un marteau, vous tordez une barre de fer, il y a de suite dégagement de chaleur et d'électricité. Chaque fois qu'on change les parties, les molécules dont un corps est composé, il y a production de chaleur et d'électricité. Le moyen le plus sûr de changer cette composition des corps, c'est de les attaquer en les mettant en présence d'un acide. Ainsi, prenez une plaque de zinc, enfoncez-la dans un vase rempli d'acide sulfurique, de suite le zinc se décompose et il y a production d'électricité.

Nous venons de décrire ce qu'on appelle une pile électrique ; c'est celle dont on se sert pour produire l'électricité nécessaire au télégraphe, avec cette différence qu'on se sert de zinc au lieu de charbon.

Mais si à cette pile vous attachez un fil par ses deux extrémités, vous aurez un circuit par lequel s'é lancera l'électricité produite par la pile, et si vous coupez ce fil, disons vers sa moitié, et que vous laissez ces deux bouts à une très petite distance l'un de l'autre, il jaillira entre les deux une étincelle qui n'est ni plus ni moins que la lumière électrique ou, si vous voulez, l'arc voltaïque, du nom d'un grand électricien, Volta.

Cela, c'est l'enfance de la lampe électrique. A cet endroit où le fil est coupé, le courant électrique interrompt, se place maintenant la lampe électrique ou les lampes, car il en existe maintenant un grand nombre. Au point où nous sommes arrivés, constatons que nous avons pour produire l'éclairage électrique trois éléments : 1^o un producteur ou générateur d'électricité ; 2^o un fil conducteur du fluide ; 3^o une lampe. Le générateur d'élec-

tricité dont nous avons parlé tantôt; c'est-à-dire la pile électrique peut produire de la lumière, mais en faible quantité, et à un coût énorme; c'est cependant de ce mode de production dont on s'est servi jusqu'à ces derniers temps, pour les expériences à la lumière électrique, mais il est tout à fait insuffisant pour alimenter plusieurs lampes. On a donc été obligé de chercher des générateurs plus puissants et l'on a imaginé pour ce faire les machines électro-dynamiques. Nous n'entreprendrons pas de les décrire, ce serait trop compliquer le sujet; qu'il nous suffise de dire qu'ici, dans ces machines, l'électricité est produite par le mouvement d'une foule d'aimants disposés sur une roue. Comme il faut donner à cette dernière une rapidité, une vitesse de centaines de tours à la seconde, on se sert d'une machine à vapeur pour mettre le générateur en mouvement. C'est là tout le rôle de la vapeur ici. Nous faisons cette observation, parce que des personnes nous ont demandé ce que la vapeur avait à faire dans la production de l'électricité, étant sous l'impression que celle-ci venait de la vapeur. On pourrait tout aussi bien se servir de mains d'hommes ou de force de chevaux s'ils pouvaient faire tourner la machine électrique assez rapidement.

Nous pouvons maintenant aborder la description des lampes électriques, des deux principales connues dans le pays: la lampe Weston et la lampe à incandescence (1). La première sert surtout à l'éclairage des rues. On la voit à Montréal sur les quais, à la gare Hochelaga, dans le vestibule du St Lawrence Hall, et en face de cet hôtel. Elle consiste en deux crayons de charbon placés, debout l'un en face de l'autre, et ayant à leurs extrémités les fils conducteurs de l'électricité. L'arc électrique jaillit entre les deux charbons et donne cette lumière intense, que l'on connaît et que l'on rend supportable à la vue en l'entourant d'un verre dépoli. On trouvera plus loin une gravure représentant ces deux lampes.

Le mécanisme est placé à la partie supérieure, ainsi que le représente la figure; le charbon inférieur est fixe, et le porte-charbon supérieur glisse et descend tout seul quand le courant électrique ne passe pas. Mais, quand le courant passe, cette tige se relève et la lumière jaillit entre les deux pointes de charbon.

Cette lampe à la défaut de donner une lumière qui manque de fixité: elle sautille, fatigue, donne des éblouissements; elle a des perfectionnements à subir.

La lampe à incandescence, c'est une tout autre affaire; c'est la lampe qui éclairera nos demeures lorsqu'on aura trouvé le moyen de vendre la lumière électrique à meilleur marché que le gaz. Cette lampe (voir gravure) consiste en un globe de verre de la grosseur d'une poire ordinaire. Le vide aussi parfait qu'on peut le faire existe dans ce globe, c'est-à-dire qu'on en fait sortir tout l'air, et vous verrez pourquoi tantôt. Le petit trait noir que vous apercevez au milieu est un filament de carton carbonisé. Ce filament est serré par des espèces de pinces de métal, en bas du globe, pinces où aboutissent les fils conducteurs qui amènent l'électricité.

Le courant électrique arrive dans cette lampe par les fils et traverse le charbon en le portant au rouge blanc sans le brûler; il n'y a pas de combustion comme dans les autres lampes, où les charbons brûlent. Pour qu'il y ait combustion, pour que ça brûle, comme on dit vulgairement, il faut de l'air; excluez l'air de vos poêles, et il s'éteindront tout de suite. Or, on a enlevé tout l'air qu'il y avait dans le globe et, comme il n'y en a pas, le charbon rougit sans brûler et produit cette lumière douce, ressemblant un peu à celle du gaz, mais bien plus fixe: ne donnant ni odeur ni chaleur.

Voilà, en aussi peu de mots que possible, dépeinte de tous mots savants, l'explication des mystères de la lumière électrique. Puissé-je avoir été compris.

HIX.

DERNIÈRES NOUVELLES

Le calme paraît se faire lentement en Irlande. Les attentats contre la personne, la destruction du bétail ne sont encore malheureusement que trop communs. D'autre part il est satisfaisant d'apprendre que près de 50,000 fermiers ont assez de confiance dans l'administration de la loi pour se placer sous sa protection.

Depuis quelque temps, M. Sulte donne dans la salle de l'Institut-Canadien d'Ottawa, des conférences sur l'histoire du Canada. Nous sommes heureux d'apprendre qu'elles sont très suivies. La population française d'Ottawa se porte en foule à l'Institut pour écouter le conférencier et profiter de ses vastes connaissances. Nos félicitations au conférencier.

On mande de Rome la mort, à l'âge de 86 ans, du cardinal Caterini. Il a été créé et proclamé membre

(1) C'est par erreur que dans nos gravures on désigne la lampe à incandescence sous le nom de lampe électrique.

du Sacré Collège par Pie IX en 1853. C'était le doyen des Cardinaux diacres, le Préfet des Congrégations du Concile et Secrétaire de la Congrégation du Saint Office. On annonce aussi la mort de Mgr Cesare Roncetti, archevêque de Selencie, Nonce à Munich. Ce prélat distingué est venu au Canada en 1875, lors d'une mission spéciale qu'il remplissait aux Etats-Unis.

M. le lieutenant F. Gourdeau, des Dragons de la princesse Louise, est arrivé dernièrement à Ottawa, de retour d'un voyage en Angleterre. Notre compatriote a passé près de deux mois au camp d'Aldershot, où il a étudié tout ce qui concerne son arme: la cavalerie. Il a été pendant tout ce temps l'hôte des officiers du VII^e régiment de Dragons, dit du *Black Horse*. M. Gourdeau parle en termes des plus élogieux des officiers de ce célèbre régiment, militaires aussi courtois, aussi polis, aussi hospitaliers que bons soldats. Le camp d'Aldershot où se trouvent cantonnés 30,000 hommes de toutes armes, est commandé par le général Sir D. Lysons; la cavalerie est sous la direction du major général Fitzwygram, auteur d'un ouvrage fort estimé sur la cavalerie. Grâce à l'obligeance de messieurs les officiers du VII^e régiment, M. Gourdeau a pu acquérir des connaissances qui lui permettront d'être utile à ses compagnons au Canada.

Le grand ministère Gambetta est enfin lancé et les noms qui, selon les prédictions des gens les mieux renseignés, devaient y figurer, n'y sont pas. On alléguait des raisons sans nombre pour expliquer comment il se fait que les Say, les De Freycinet, les Ferry, etc., n'ont pas prêté leur concours à Gambetta. Il se peut qu'on ne le leur ait pas demandé, et que M. Gambetta seul suffise pour constituer un grand ministère. En voici la liste officielle:

M. Gambetta, Président du Conseil et Affaires Etrangères; Sous-Secrétaire d'Etat, M. Spuller.—Intérieur, M. Waldeck-Rousseau; Sous-Secrétaire d'Etat, M. Develle.—Finances, M. Allain-Targé; Sous-Sec. d'Etat, M. de la Porte.—Justice, M. Cazot; Sous-Sec. d'Etat, M. Martin-Feuillée.—Travaux Publics, M. Raynal; Sous-Sec. d'Etat, M. Lesguillon.—Agriculture, M. Derès; Sous-Sec. d'Etat, M. Caze.—Commerce et Colonies, M. Rouvier; Sous-Sec. d'Etat, M. Félix Faure.—Guerre, le général Campenon; Sous-Sec. d'Etat, M. Lelièvre.—Marine, M. Gougeard; Sous-Sec. d'Etat, M. Blandin.—Instruction Publique et Cultes, M. Paul Bert.—Beaux-Arts, M. Antonin Proust.—Postes et Télégraphes, M. Cochery.

On remarquera qu'il n'y a que deux membres de l'ancien ministère qui ont gardé leurs portefeuilles, et que deux nouveaux départements ont été constitués: ceux de l'Agriculture et des Beaux-Arts.

Les élections pour le *Reichstag* au parlement fédéral de l'Allemagne ont eu pour résultat la condamnation non équivoque de la politique du Prince de Bismarck. Parmi les mesures que le Chancelier de l'Empire avait placées sur son programme étaient au premier rang le monopole du tabac par le gouvernement fédéral, l'achat de tous les chemins de fer par le gouvernement, l'assurance compulsoire contre les accidents de tous les ouvriers de l'empire, des parlements de quatre ans et des budgets biennaux. Les cultivateurs se sont déclarés fortement contre ces mesures et le parti conservateur a perdu plus du cinquième de ses sièges. L'ancien parti libéral sur lequel le Prince s'est appuyé depuis la guerre jusqu'en 1877, en a perdu une plus grande proportion encore. Le parti centre (ou catholique) est sorti plus fort de ces élections, mais ce sont les progressistes et sécessionnistes qui ont eu les plus grands succès. On parlait un instant de la retraite du chancelier, mais celui-ci a monté si souvent ce cheval de bataille pour en descendre aussitôt, que personne n'y a cru à Berlin. Jeudi dernier le *Reichstag* a été ouvert par le chancelier, qui a lu le discours du trône, les médecins de l'Empereur ayant déclaré qu'il ne pouvait pas supporter les fatigues de la cérémonie d'ouverture du Parlement. Dans ce discours il est dit que depuis dix ans la paix de l'Europe n'a jamais été aussi assurée, et que la politique des trois cours impériales a un but commun en vue. Le discours est fort explicite sur la nécessité qui existe d'améliorer la position de la classe ouvrière. Le discours fut prononcé au milieu d'un silence profond, pas une phrase n'ayant été applaudie. Le correspondant du *Times* remarque à ce propos, que le discours peut signifier la paix au-dehors et la guerre au-dedans.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pâtes Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

CHOSSES ET AUTRES

Il y a quelques jours, nous mettions un plagiaire à la porte avec tous les égards dus à son ignorance, en lui recommandant d'aller se faire pendre ailleurs, si le cœur lui en disait. Nous croyions l'avoir guéri: point du tout; il est allé écouter les vers d'autrui dans *Le Canadien*. *Le Monde* a crié gare au voleur, et fait savoir que les vers signés J.-A. Aubut étaient de M. F. M., de Montréal. Maintenant qu'un journal l'a fait connaître comme plagiaire, nous espérons que ce faux poète est arrivé au but de son ambition!

La Vérité, de Québec, nous reproche d'employer dans nos colonnes l'expression "lettre enregistrée," au lieu de "lettre chargée." Notre confrère aurait dû dire qu'il avait relevé cette expression dans une annonce de l'administration du journal, expression que nous n'y avons jamais remarquée. Quoiqu'en dise notre puriste de Québec, nous trouvons que l'expression "lettre enregistrée" n'a qu'un tort, c'est de n'avoir pas été importée de France. Lettre enregistrée rend bien mieux que "lettre chargée" ce qu'on veut désigner par ces mots. En France, lettre chargée veut dire missive chargée de valeurs, tandis que notre lettre enregistrée n'a pas toujours cette signification. Il arrive souvent qu'un avocat, voulant faire connaître en cour qu'une lettre par lui écrite à Pierre ou à Paul lui a été remise, fait enregistrer sa lettre pour qu'il puisse produire un reçu du bureau de réception. On prend la même précaution pour cent autres espèces de raisons. Il n'y a là évidemment qu'une lettre enregistrée. L'expression composée de deux mots français est, selon nous, parfaite, et les Français devraient nous l'emprunter.

On annonçait dans les derniers journaux de France la mort de madame Claire de Chandeneux, de son vrai nom Emma Baille, auteur d'une foule de romans irréprochables au point de vue de la morale. Le nombre des femmes qui, en France, cherchent un moyen d'existence, devient de plus en plus considérable. En général, leurs œuvres valent mieux, comme œuvres à mettre entre les mains de la jeunesse, que les romans des écrivains en vogue. Ceux-ci vont de mal en pis. Comme disait M. de Pontmartin, de Nana, ils salissent la république des lettres et les lettres de la république.

La plupart de ces bas-bleus se cachent, comme Claire de Chandeneux, sous des noms de plume. Henry Gréville, un des écrivains les plus féconds, c'est Mme Durand, née Alice Fleury, fille d'un médecin français établi à Saint-Petersbourg; c'est ce qui explique, sans doute, le choix qu'elle fait de ces héros qui sont presque tous russes. L'écrivain si lu depuis quelques années au Canada, Raoul de Navery, à la plume si féconde, c'est madame Marie de Saffron. Parmi les écrivains féminins les plus en vogue, citons encore mesdames Craven de Molènes, de Montifaud, de Lavigne Guerrier de Haupt, Bourdon, Nettement et Maryan, qui a écrit plusieurs nouvelles publiées par *Le Correspondant*.

Nous osons oublier la plus célèbre d'entre elles, la chroniqueuse à la mode qui signe *Etincelle*, dans *Le Figaro*. On dit que ce nom de plume cache madame de Peyronnis, qui serait une fille de Victor Hugo. Elle écrit une chronique par jour dans *Le Figaro*, et cela lui rapporte 30,000 francs par année.

INCENDIE DU COLLÈGE DE S^{te}-THÉRÈSE

Un grand Concert s'organise en ce moment au bénéfice du Collège de Ste Thérèse. Ce concert aura lieu à Montréal, sous le patronage de S. E. le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec et de S. H. le Maire de Montréal. On dit que tous nos bons artistes prêteront leur concours à cette belle œuvre. Nous les félicitons d'avance.

Voici les lettres qui ont été adressées à cette occasion à M. l'abbé S. Lonergan par le Lieutenant-Gouverneur et le Maire de la Cité:

Québec, 3 novembre, 1881.

A M. l'abbé LONERGAN,

Mon cher monsieur,

C'est avec plaisir que je me rends à la demande des amis de Sainte-Thérèse.

J'espère que le succès couronnera les efforts et l'esprit de sacrifice de ces messieurs.

Bien à vous,

THÉODORE ROBITAILLE.

Cher monsieur,

J'accepte bien volontiers le patronage du concert organisé en faveur du séminaire de Sainte-Thérèse.

J'espère qu'un plein succès couronnera les efforts des artistes qui voudront bien y prendre part.

Ils ne peuvent mettre leur talent au service d'une plus noble cause.

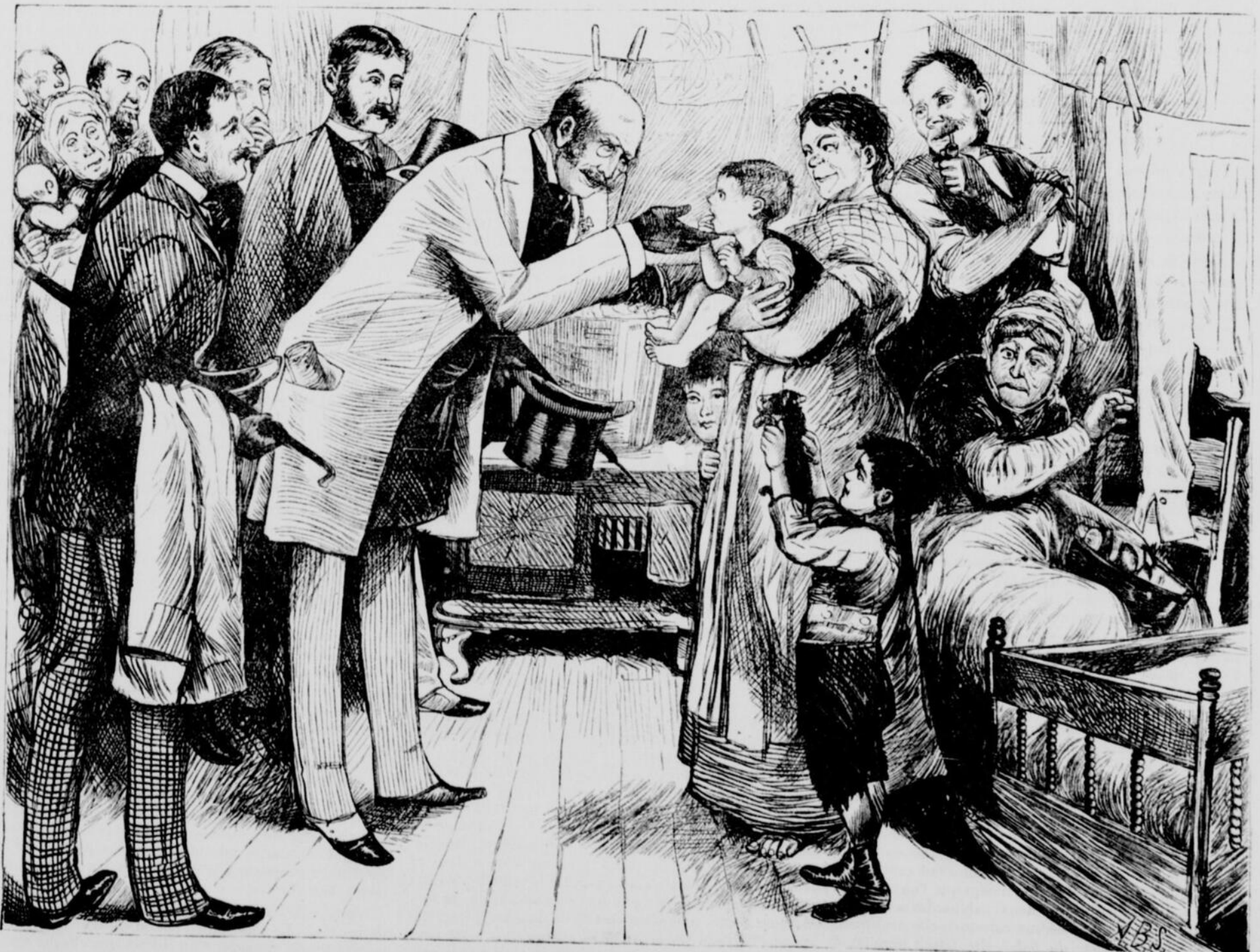
Tout à vous,

J. L. BEAUDRY,
Maire de Montréal.

14 nov. 1881.



ANDRÉ GILL



AVANT LES ÉLECTIONS—LE CANDIDAT EN VISITE

ANDRÉ GILL

Le célèbre caricaturiste, l'artiste de cœur et de talent que tout Paris connaît, est devenu fou, à Bruxelles, où sa femme et son ami Jules Vallès sont allés aussitôt le chercher.

Le malheureux était relativement calme. C'est dans la dernière semaine d'octobre qu'il avait été renfermé à l'Amigo de Bruxelles, puis conduit par la police à Evère. Il était sans argent et avait pris une voiture après avoir longtemps erré dans la campagne.

Il est arrivé à Paris dans un état assez satisfaisant. Le soir, il s'est assis à la terrasse d'un café du boulevard, en compagnie de quelques amis, avec lesquelles il s'est entretenu sans que sa conversation trahit aucun dérangement d'esprit.

Il voulait assister à la représentation des Nouveautés et l'on a eu beaucoup de peine à l'en empêcher.

D'après le diagnostic des médecins, Gill serait atteint d'une paralysie progressive du cerveau. On craint qu'il ne soit incurable.

Le poète caricaturiste était atteint de la folie des grandeurs. Le malheureux ne songeait qu'à une chose : être riche.

De son véritable nom, Gill s'appelait Gosset de Guines. Son atelier, où se réunissaient autant de littérateurs que de peintres : Richépin, Vallès, Boucher, Valabrègue, d'Hervilly, Nadar, Mahalin, Paul Arène, est situé boulevard Denfert-Rochereau.

Gill vivait là, depuis quelque temps, assez retiré, avec sa femme et son enfant. Le pauvre petit mourut récemment, et ce fut encore un grand chagrin qui vint s'ajouter aux déceptions éprouvées par le malheureux caricaturiste.

Un de nos confrères se demande s'il n'y aurait pas un peu de contagion dans sa folie.

Dans les premières années de sa vie, Gill a fréquenté des hommes de son âge qui, presque tous, ont été touchés, avant lui, par cette terrible folie des grandeurs.

Il a eu pour ami d'abord Charles Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du mal*, qui perdit, lui aussi, la raison pendant un voyage en Belgique.

Il a vécu dans l'intimité de Charles Bataille, lequel fut frappé de démence, en 1868, parce qu'on ne l'avait pas décoré.

La gravure *Le Nouveau Né*, que nous reproduisons dans nos illustrations d'aujourd'hui, prise d'une peinture qui a obtenu beaucoup de succès à Paris, est due au pinceau de Gill.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

ÉTUDE DE MŒURS CANADIENNES

Jusqu'à présent les hommes seuls ont pris part au mouvement littéraire qui se fait au Canada : peu de femmes ayant osé disputer au *sex fort* le monopole de la littérature. Aujourd'hui, une jeune canadienne, dans une série de lettres écrites sans prétention, vient insérer dans les colonnes de *L'Opinion Publique* une étude de mœurs nationales qu'elle intitule : *Quatre années dans le monde*. C'est le résumé des joies, des tristesses et de toutes les impressions qui peuvent traverser la vie d'une jeune fille depuis sa sortie du couvent jusqu'au jour où sa destinée cesse d'être en suspens.

MA CHÈRE AMÉLIE,

1er septembre.

Pourquoi faut-il que les rêves ne soient pas des réalités ou du moins qu'un importun réveil vienne si tôt dissiper les impressions délicieuses qui en forment parfois le cortège ? Voilà, amie, la question que je me posais, au saut du lit, en me frottant les yeux, ce matin, cherchant encore à douter qu'une aimable compagne eut déjà repris son vol vers Montréal, après m'avoir laissé, en guise de cartes, une égale provision de regrets et d'agréables souvenirs. Ces derniers suffiront peut-être pour dorénavant bien des songes, mais je les crois incapables de lutter avec le charme de ta visite nocturne. Fidèle, même pendant ton sommeil, aux inspirations de la charité et de l'amitié qui, chaque soir, te dit : Au revoir ! Amélie, tu as franchi, à la faveur d'une nuit obscure, une très longue distance et tu es arrivée ici, toute joyeuse, il me semble, de revoir ton imparfaite Marguerite. Quant à celle-ci, elle était folle de joie, et, pour te donner la plus légère idée de l'agrément de sa surprise, il lui faudrait lutter avec les mots d'une langue insuffisante. Elle sautait de plaisir, courait communiquer la bonne nouvelle à sa famille, puis revenait t'embrasser et te parler. Oh ! oui, te parler avec une volubilité qui, au milieu de ses transports, lui a fait souvent te dire : Ma chère amie, il faut vraiment que l'ange chargé de recueillir les paroles de deux babillardes soit sténographe ! Et, avec ton généreux concours, elle continuait d'élever la haute tour du babil, elle faisait miroiter à tes yeux le tableau de sa vie depuis notre dernière séparation—le tableau où les rayons dominent—quand

le soleil, se glissant dans sa chambre, comme pour la rallier, vint ôter à la pauvre dormeuse une félicité qu'elle essaierait en vain de définir. Elle peut tout au plus s'écrier avec le poète :

« Temps heureux, se peut-il que ces heures d'ivresse,
Ou la vie à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ! »

La prose m'apparaît ensuite sous la forme d'un froid papier. Faible interprète de la pensée, jamais il ne saura exprimer ce que

« La voix sait dire lorsque l'on sait aimer, »

mais il peut m'aider à caresser mes illusions si tôt évanouies, et, à titre de compensation, je m'estime encore heureuse d'y renfermer mes idées et mes sentiments. N'est-ce pas là la promesse qui, à l'heure de notre départ du cloître, est venue sécher les brûlantes larmes qu'une amère séparation a fait couler de nos yeux ? Et ne dois-je pas sentir le besoin de renouveler à ma chère Amélie l'assurance d'une amitié que ma nature, peu expansive en apparence, ne trahit que lorsqu'on n'est plus à mes côtés pour en recueillir l'expression ?

Après avoir, par des récits sans fin, d'interminables causeries, fait rayonner sur le front soucieux d'un père préoccupé, d'une mère attristée de la longue absence de l'oiseau en volé, la joie de son retour au nid—ce tribut payé aux aimables exigences de la famille—à me retrouver, rêveuse et tranquille, dans la solitude de ma chère chambrette. Seule avec toi, dans ce sanctuaire de mes rêves et de mes expansions, ou d'intimes soliloques avec mon journal, je veux causer avec l'abandon de la petite pensionnaire d'hier.

L'amour propre, à la vérité, cherche bien à mêler à cette jouissance sa misérable note, mais il aura beau faire briller son incapacité, énumérer ses défauts épistolaires, l'affection opposera toujours de puissants raisonnements aux faibles arguments de mon péché de prédilection, persuadée que, si, dans mes insignifiantes lettres, tu cherches en vain la beauté du style et tout ce qui fait le charme d'une conversation écrite, tu y verras du moins les sentiments sincères d'un cœur aimant. Sous ce rapport, j'ai la prétention de croire qu'il ne manquera à mes missives ni points, ni virgules.

Pour faire taire les derniers murmures de l'orgueil, j'envisage en toi, non pas la puriste sévère qui, à bon droit, pourrait jeter sur mes lignes le fiel d'une méchante critique, mais à l'amie indulgente qui, il y a deux mois à peine, souriait avec bonté aux divagations de sa folle compagne de récréation—heureuse si tu peux trouver, dans l'échange de son bonheur et du tien, le baume apporté par le souvenir à l'éloignement.

Ce bonheur, Amélie, il m'inonde, me suffoque en quelque sorte. Il luit, pendant la journée, dans les affectueux baisers qu'une mère tendre dépose à chaque heure sur mon front, dans le regard plein de grave tendresse qu'un père dévoué laisse tomber sur moi. Il brille encore dans les turbulentes câlineries de mes frères, dans les caresses et les gâteries variées de la vieille bonne qui, après avoir prodigué à ma famille les soins de son rare dévouement, a fini par en faire partie. Le soir, je le retrouve au sein de cette intimité qu'on goûte si pleinement avant que les exigences sociales nous dispersent, en entendant les accords du piano touché par les doigts encore agiles de maman, accompagné des sons plus doux de la flûte d'Alfred et du violon d'Ernest. Quelques heures plus tard, je la respire, cette félicité, au sein de mon appartement que l'amour maternel a embelli d'une foule de ces riens qui ajoutent au confort en contribuant au charme du coup-d'œil.

Ici, en effet, tout trahit cette ingénieuse tendresse, dont seules, les mères ont le secret, et qui sait deviner tous les goûts, prévenir tous les caprices : la coquette chapelle devant laquelle, chaque soir, j'épanche le trop plein d'un cœur reconnaissant, le mignon bureau qui, à l'avenir, favorisera mes aptitudes épistolaires, la petite fenêtre où trois vases de fleurs odorantes s'épanouissent à l'ombre de deux verts peupliers. Là, j'aime à m'enivrer de l'atmosphère embaumée de nos belles nuits d'été, à rêver de tout, surtout du couvent dont je n'ai pu oublier les naïves jouissances, ni appris à regretter la règle sévère. C'est de l'embrasure de cette même croisée que, sur l'aile rapide de mon ange gardien, je m'envole, chaque soir, vers Montréal. Je t'y revois, amie, faisant les honneurs d'une soirée intime ou, travailleuse infatigable, cherchant à abrégier les longues soirées, tantôt par le travail manuel, tantôt par des lectures capables de fortifier le cœur en créant l'esprit. À la vérité, mon imagination sans culture a peine à suivre la tienne dans les régions féeriques de la poésie, et la légèreté de mon bagage scientifique s'accommode peu des difficultés sérieuses qu'une application soutenue, aidée d'un talent réel, t'a permis de surmonter ; mais je me plais néanmoins à te voir marcher dans les sentiers de l'inconnu quand tout est silence dans ta chambrette, ou seul se fait entendre le bruit des feuilles tournées ou celui de ta plume courant sur le papier. Le jour venu, mon affection te suit dans tes pérégrinations affairées à travers la ville, soit qu'elles aient pour but la satisfaction de ta piété matinale, soit que la charité en forme le mobile désintéressé.

Puis, maintenant que le froid de l'automne, en rappelant à la ville tous les touristes de l'été, a fait rouvrir les salons de l'aristocratie montréalaise, la même amitié m'amène à tes côtés pour jouir de tes succès et recueillir les éloges que ton mérite pourrait accepter, si ton humilité ne les laissait tomber.

Moi-même, dans une sphère différente, j'ai eu, le 18 août dernier, une idée de ce monde que j'ignorais, qui n'excite encore en moi ni enthousiasme, ni froideur, et dans lequel je suis entrée protégée par la sage vigilance d'un père prudent et entourée de la bienveillante égide d'une aimable mère.

Une réunion, composée de la société de notre village, à laquelle étaient venus se joindre quelques amis voisins, avait lieu, ce jour-là, dans notre modeste, mais vaste salon. Car c'était l'anniversaire de ma naissance : je comptais, tu le sais, dix-huit printemps. Pour la circonstance, ma toilette ne m'avait coûté ni pleurs, ni regrets. En rapport avec la simplicité des goûts paternels et la médiocrité de nos revenus, elle se composait de ma blanche robe de mousseline du couvent embellie de frais nœuds de rubans roses et de vieux bijoux de famille religieusement renfermés pour moi jusqu'à ce jour dans l'écrin maternel. Pour compléter cet ensemble peu pompeux, ma délicate couronne de graduée était ornée de quelques grains habiles de la fleuriste du monastère, et sur ma tête de débutante. Encore revêtue de ces livrées de la pensionnaire, entourée de tout ce qui, chez les Ursulines de Québec, me parlait d'humilité et de simplicité, comment aurais-je laissé l'orgueil s'infiltrer dans mon âme ? Aussi, la tête ne m'a-t-elle nullement tournée lorsqu'un compliment banal est venu caresser mon oreille, ou lorsqu'un quadrille ou un lancier a conduit vers moi quelque damoiseau empressé. Je n'ai garde, vois-tu, chère amie, d'oublier que ma qualité d'héroïne de la fête et de fille aînée de la maison inspirait seule les attentions multiples dont je me voyais l'objet. Puis, je me rappelais qu'avant mon entrée au salon, ma glace fidèle, en reflétant l'éclat de deux grands yeux noirs, m'avait montré un teint trop brun et un nez trop fortement accentué.

Cette concession faite à la vérité, je me hâte de dire pourtant que j'étais parvenue avec avantage à côté de Mademoiselle Angélique Dacier, qui portait ses quarante ans bien sonnés, écrits en jaunes sur une figure encore à la mode par ses plis nombreux. En voyant cette vierge antique chercher à dissimuler la haute respectabilité de son âge sous une robe et des minauderies risibles si elles ne soulevaient une immense pitié, en la regardant dresser les batteries de sa vilaine coquetterie sur le cœur juvénile d'un dagueur de vingt-quatre ans, involontairement je me surpris à dire, à part moi : pour quoi faut-il que le cœur conserve les jouissances de l'amour quand la figure a perdu tout le charme qui l'inspire ?

Ce n'est pourtant pas, chère Amélie, que je sois portée à jeter sur les vieilles filles, justement surnommées *vieilles fines*, parfois les sarcasmes d'une cruelle moquerie, car jamais je ne partagerai à leur sujet les injustes préjugés de certains hommes, et je ne conteste que dans la personne de Mademoiselle Angélique le mérite de ces vénérables duègnes que le boulet conjugal a effrayées, mais j'aimerais que les prétentions de cet âge se bornassent aux goûts sérieux, à la pratique assidue de devoirs austères et à une aimable condescendance envers les jeunes.

Quant aux vieux garçons dont j'avais, ce soir-là, un admirable échantillon dans la personne de monsieur Polycarpe Moineau, dont l'œil verdâtre, comme le dos d'une grenouille, semblait, de préférence, s'attacher sur les plus jeunes invitées, je n'ai pas d'expressions pour qualifier leur inutilité, leurs ridicules prétentions parfois et cette insignifiance, résultat d'une existence vide qu'ils traînent partout après eux et dont ils infectent l'air qu'ils respirent. De ces cœurs que la vieillesse a glacés, que l'amour n'illumine jamais et où l'égoïsme règne en souverain, ne peuvent s'échapper que de banales protestations, des serments répétés à satiété à la jeunesse naïve qui s'en amuse, à l'âge mûr qui les dédaigne. Ces êtres déclassés, qui ne furent pas capables de faire le bonheur d'une femme, qui cherchent à en faire le désespoir, me font toujours l'effet de ces chauves-souris entrées inopinément dans une salle de bal. Chacun s'en effraie et cherche à se dérober à leur froid contact.

J'aurais épuisé le chapitre pourtant interminable de mes griefs contre la classe trop nombreuse de ces ennuyeux bipèdes, lorsque des jeux où l'esprit joue un rôle et auxquels tout le monde est appelé à fournir son contingent d'imagination vint me tirer de mes sérieuses réflexions.

Le même soir, je m'endormais aux accords de la musique et, dans un cauchemar pénible, je voyais passer le vieillard célibataire offrant la dernière parcelle de son cœur microscopique à la danseuse à la robe rose, aux lèvres flétries.

Voilà, chère amie, pour le côté poétique et mondain de ma vie. Le côté prosaïque m'apparaît maintenant sous la forme allongée d'un balais que chaque matin, je dois promener dans les appartements assignés à ma

vigilance. La couture et la broderie remplissent aussi mes journées, car papa qui, au sujet de l'éducation des femmes, partage les théories de Napoléon Ier, désire me voir initiée à tous les détails du ménage, voire même aux secrets de l'art culinaire que peu de personnes possèdent, quoique toutes en reconnaissent les avantages. Pour appuyer cette dernière assertion, maman me signifie à l'instant de descendre à la cuisine. Le bas-bleu s'efface donc devant le cordon-bleu et t'embrasse affectueusement.

MARGUERITE DESCHAMPS.

AUTOUR DU MONDE

Deux jeunes Canadiens, M. Massue, de St-Aimé, et M. Trudel, fils du Dr Trudel, font en ce moment un voyage autour du monde. Aux différentes étapes de leur course, ces messieurs adressent à leurs amis des lettres dont plusieurs ont déjà été publiées par des journaux de Montréal. Nous avons eu la bonne fortune d'en obtenir une que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs. M. Massue écrit de Calcutta. Après avoir décrit son arrivée dans cette ville, M. Massue continue comme suit :

CALCUTTA, 1er septembre 1881.

Nous passons l'esplanade au milieu de laquelle, adossé au fleuve, s'élève le Fort William, puis arrivons au bureau de Poste, où je trouve une liasse de journaux, mais pas l'ombre d'une lettre. Dix minutes après nous étions à l'hôtel. On nous avait dit qu'à Calcutta et dans toute l'Inde, il était d'usage d'avoir un *boy* à son service, et c'est avec empressement, après notre installation, que nous en engageâmes chacun un pour la somme de 15 roupies par mois, soit $\frac{1}{2}$ roupie par jour. Nous envoyons nos *boys* chercher nos bagages à bord du *Tigre*. A 8 $\frac{1}{2}$ heures nous descendons prendre le dîner. C'est l'heure convenable à Calcutta.

Dans une vaste salle éclairée au gaz, autour d'une table servie avec un grand luxe de vaisselle, se tiennent près de nous une foule de serviteurs, vêtus de longues robes blanches et coiffés également d'un turban blanc, aplati sur les bords et relevés par une bande de couleur éclatante, uniforme de la maison. En outre, chaque convive a pour le servir spécialement son propre *boy*, qui se tient gravement, derrière son fauteuil, les bras croisés, épiait les moindres signes de son maître, prêt à lui verser à boire et à lui apporter les plats qu'il désire, etc.

La glace, qui arrive des Etats-Unis, est servie à profusion dans de grands verres de forme évasée. Les assiettes que l'on vous sert sont à double fond et remplies d'eau chaude à l'intérieur, qui est, dit-on, nécessaire pour balancer l'influence réfrigérante du *puaka*. On fait une grande consommation de *soda water* et de limonade, dont les détonations pacifiques retentissent à chaque instant.

Après le dîner, nous allons faire une marche. Pendant ce temps, nos *boys* préparaient nos lits, qui ne leur donnent pas grand travail, car ils se composent d'un seul drap étendu sur un matelas, fait dur et mince comme une galette, le tout reposant sur un cadre en rotin, isolé au milieu de la chambre et couvert d'une enveloppe de mousseline, protection indispensable contre les moustiques dont tout le pays est infesté.

Grâce au *puaka*, j'ai pu dormir quelques heures.

4 septembre.

Aujourd'hui, dimanche, nous allâmes à la messe de 8 heures. Le dimanche tout est fermé à Calcutta, sauf les baraques hindoues qui restent ouvertes toute l'année.

Le véhicule de l'Inde se nomme *garry*. C'est une petite voiture couverte dans laquelle deux personnes peuvent aisément se faire face, offrant une certaine ressemblance avec une boîte longue et étroite; elle est munie sur les quatre côtés de stores découpés (sortes de jalousies), permettant à l'air de circuler. Le taux de ces voitures est excessivement bon marché : douze annas pour la première heure et quatre annas chaque heure suivante, ce qui fait deux roupies pour cinq heures et trois roupies pour la journée (c'est-à-dire un peu plus d'une piastre.)

Ayant vu les beaux quartiers construits à l'européenne, nous allâmes au *Strand* ou quai de l'*Hougby*. Là règne une animation incroyable; mais ce qu'il y a de plus intéressant, pour nous, c'est cette multitude de chariots de bambou trainés par des bœufs, ces milliers d'hommes au teint bronzé, au corps nu, tout ruisselant de sueur, s'agitant au milieu d'une poussière épaisse et portant sur leur tête de lourds ballots destinés au chargement des navires qui couvrent le fleuve à perte de vue. Non loin de là est un pont de bateaux d'un aspect grandiose hardiment jeté sur l'*Hougby*. Il réunit la capitale à l'important faubourg de Howsah, peuplé de cent mille habitants, qui s'élève en face de Calcutta, sur la rive droite du fleuve. Au-delà du pont le

fleuve est encombré de grandes barques indigènes couvertes en bambou, et abritant de nombreuses familles qui y passent la majeure partie de leur vie. Plus loin se trouve un *ghaut* (large escalier aboutissant au fleuve), où une multitude de gens de tout sexe et de tout âge se livrent gravement et silencieusement aux ablutions prescrites par la religion hindoue, sans se préoccuper nullement des passants qui, du reste, ne les regardent point.

Les hommes entrent dans le fleuve, sans autre vêtement que l'indispensable langouti. Quand ils ont de l'eau jusqu'à la ceinture, ils se lavent avec soin toutes les parties du corps, se rinçant la bouche à plusieurs reprises et frottant énergiquement leurs membres. Puis il font deux pas en avant, se plongeant deux ou trois fois la tête et regagnent le rivage où leur toilette est bientôt faite. Les femmes procèdent à peu près de la même manière que les hommes. Une fois dans l'eau, elles se débarrassent de leurs vêtements, les jeunes se couvrent la poitrine, mais les vieilles n'en prennent aucun souci.

Près de là se trouve le *Ninittollah burning ghaut*, où les Hindous viennent brûler leurs morts. Au moment où nous y pénétrons, cinq bûchers, à divers degrés de combustion, sont en train d'accomplir leur œuvre sinistre. On apporte le corps d'un pauvre diable, dont la mort doit être récente, car il n'a pas encore la rigidité cadavérique. Quelques morceaux de bois sec sont alignés sur le sol, au-dessus d'une petite excavation à moitié pleine de cendres encore chaudes.

Le corps est placé sur le dos, les jambes repliés sous les cuisses de façon que les genoux et une partie de la tête dépassent les bûches, qui n'ont pas plus de trois pieds de longueur. On ajoute encore quelques morceaux de bois par-dessus et on met le feu au bûcher qui flambe aussitôt. Aucune cérémonie religieuse, si ce n'est quelques gouttes d'eau versées sur les yeux du cadavre. Les parents et amis n'assistent pas à la combustion. Ce sont des *parias* qui remplissent cette lugubre besogne. Le bois étant cher à Calcutta, il arrive souvent que de pauvres gens n'ont pas de quoi se procurer le combustible nécessaire. Alors le fleuve est là et, sans plus de façon, le cadavre sera confié à ses eaux sacrées. Remontant l'*Hougby* avec le *Tigre*, nous en avons vu passer quatre affreusement décomposés.

Le *New Circular-Canal* est bordé d'un large boulevard qui fait tout le tour de la ville noire. Arrivés à son extrémité nord, nous rentrons à Calcutta par Boughbazai, Sham-bazai et l'interminable rue Chiptore, qui traverse l'immense cité dans toute sa longueur.

Rien ne peut donner une idée de la cohue bariolée qui s'y presse sans relâche et de la diversité des petits métiers qui s'exercent en plein air. Voici des boutiques de poteries; plus loin ce sont des tourneurs en cuivre, des fabricants de *houkas*, pipes en liennes formées d'une seule noix de coco, percée de deux trous, auxquels on adapte des tubes en bambou, et mille autres industries toutes fort intéressantes pour l'étranger.

Nous ne pouvons qu'entrevoir les femmes de castes, qui, ne sortant jamais de leur demeure, viennent prendre l'air au balcon des étages ou sur les terrasses des étages supérieurs. Elles sont chargées de bijoux et vêtues d'étoffes de couleurs tranchées, soie brodée d'or et tissu transparent.

Les fils du Céleste Empire sont peu nombreux dans l'Inde, où l'extrême bon marché de la main-d'œuvre leur interdit toute concurrence avec les ouvriers indigènes. Presque tous sont cordonniers.

Nous avons visité à pied le charmant parc connue sous le nom d'*Eden Garden*.

L'eau y circule partout avec abondance, formant partout avec le palmier, les grands arbres et les arbustes en fleur de ravissants paysages. Sur les bords d'un petit lac s'élève une pagode birmane en bois sculpté, ornée de statues colossales en marbre blanc. Une inscription nous dit qu'elle fut transportée de Rangoun et reconstruite ici, telle qu'elle existait là-bas.

A six heures, tous les jours (dimanche excepté), la musique des *pipays* se fait entendre, et c'est de six à sept que de somptueux équipages sillonnent le parc en tous sens et viennent s'arrêter en face de la musique.

Des milliers de corbeaux volent avec un bruit assourdissant. Ces oiseaux sont fort utiles au point de vue de l'assainissement de la cité.

Le 12 après midi nous visitons le jardin zoologique, qui est fort intéressant et largement distribué. J'y remarque de fort beaux tigres et des rhinocéros monstrueux. Mais ce qui frappe le plus, c'est un couple de grands orangs-outangs qui, satisfaits probablement de leur installation confortable, ne cherchent pas à abuser de la demi-liberté qui leur est laissée.

Je me rendis au marché, qui est tout près de notre logis. Cette construction, de style mauresque, renferme plusieurs halles, vastes, proprement tenues et bien aérées, un jardin en occupe la partie centrale.

Je continue ma promenade dans le beau quartier de Chowurighar où s'élèvent, à perte de vue, au milieu de beaux jardins, une foule de somptueuses habitations ornées de colonnades, véritables palais en style grec-romain. Il est vrai que toutes ces merveilles ne sont

que des briques revêtues de stuc, et qu'après la saison des pluies, il faut chaque année en renouveler la peinture.

Je visite ensuite le fort William; on peut y pénétrer même en voiture et sans permission. Dans son enceinte s'élève tout une ville, avec des montagnes de bombes, de boulets et des milliers de canons alignés le long des rues. C'est vraiment intéressant.

LES INDES

Ce nom d'Indes Orientales fut donné vulgairement à l'ensemble des deux grandes péninsules de l'Asie méridionale qui sont séparées par le Gange, et qui sont dites l'Inde Cingangétique et l'Inde Transgangeétique. La population, d'après le dernier recensement, dépassait 250,000,000 d'habitants. On désigne la côte sud-ouest de la presqu'île sous le nom de Côte Malabar, la côte de sud-est sous celui de Coromandel.

Les monts Hima'aya, qui bornent au nord l'Hindoustan, étendent dans ce pays de nombreuses ramifications. Les fleuves les plus remarquables sont le Gange et le Sind (Indus), grossis chacun par une multitude d'affluents.

Le climat varie selon la hauteur à laquelle on s'élève; mais dès qu'on n'est plus sur les montagnes, il est généralement très chaud. On ne connaît aux Indes que deux saisons, la sèche et la pluvieuse. L'air est généralement sain; mais il survient fréquemment des épidémies meurtrières, surtout le choléra. Le sol est d'une fertilité incomparable en graines, fruits, riz, canne à sucre, coton, etc. On trouve des forêts remplies d'arbres précieux, sandal, cocotier, manguiier, gommier, des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, etc. Les diamants du Bengale, de Golconde sont les plus beaux de l'Univers. Une foule d'oiseaux au riche plumage peuplent les forêts. Les animaux funestes fourmillent dans l'Inde: scorpions, serpents venimeux, lions, hyènes, panthères, les tigres qui sont les plus beaux de l'Asie. Les habitants appartiennent à des races différentes. Outre les Hindous, qui sont les indigènes, on trouve chez eux des Malais, des Mogols, des Arabes et des Turcs; enfin, depuis le dernier siècle, un grand nombre d'Européens, surtout d'Anglais.

Les Hindous, qui forment la majorité, sont très doux et peu propres à la guerre; ils sont polygames, vivent presque exclusivement de céréales et s'abstiennent en général de tout ce qui a vie; ils vénèrent entre autres animaux le bœuf et l'éléphant. Leur principale industrie consiste dans certains tissus d'une perfection remarquable: châles de cachemire et mousselines de Dakka.

Chacune des races qui habitent l'Hindoustan a sa religion propre. Les Hindous suivent les uns le Brahmanisme, les autres le Bouddhisme.

Brahmanisme.—Le Brahmanisme est une religion d'une très haute antiquité, et qui règne dans tout l'Hindoustan. Elle reconnaît un Etre souverain, Brahm ou Para-Brahma, qui reste éternellement immobile, n'agissant que par l'intermédiaire de Brahma, Vichnou et Civa, triple manifestation de son Etre, espèce de trinité (trimourte) qui ne forme elle-même qu'un seul Dieu. Brahma est la puissance, le créateur, la matière; il représente le passé, l'œuvre accompli une première fois, et a pour emblème le soleil.

Vichnou est la sagesse, le conservateur, l'espace; c'est le présent, l'eau est son emblème. Siva est le principe destructeur, il représente aussi le temps, l'avenir et la justice vengeresse: il a pour emblème le feu. Ces trois dieux exercent leur pouvoir par le secours d'une infinité de dieux subalternes. Les sectateurs de Brahma croient à l'immortalité de l'âme, à la métémpsycose; ils doivent se purifier par des ablutions, des abstinences et une foule d'autres pratiques.

Ils sont partagés en quatre castes: 1o les Brahmanes, qui sont les savants et les prêtres et d'où sont tirés tous les fonctionnaires publics; 2o les Chattriyasou, guerriers d'où sont issus les radjas; 3o les Waishias, commerçants, agriculteurs, qui sont aussi connus sous le nom de Bamans; 4o enfin les Soudras, qui sont les artisans ouvriers. Les traditions indiennes expliquent aussi l'origine de ces castes: Para Brahma, disent elles, eût quatre fils. Brahma, qui fut créé de sa bouche, Chattriya, Waishia et Soutra, qui sortirent de ses bras, de ses cuisses et de ses pieds; chacun de ses fils donna naissance à l'une des castes indiennes.

Au dessous d'elles sont les Parias, infortunés dont les Hindous fuient le contact comme celui d'un animal immonde; cette dernière classe se compose de tous ceux qui ont perdu leur caste.

A la fête de *Djagrenauth*, le char du dieu écrase sous ses roues pesantes une foule de victimes qui se précipitent au devant de cette mort dont ils attendent une éternelle félicité; d'autres fanatiques se réunissent dans les pagodes pour se soumettre à des tortures volontaires. Les ablutions dans les fleuves sacrés tels que le Gange, les pèlerinages aux lieux saints, sont une partie principale du culte.

Le Brahmanisme compte environ 100,000,000 de sectateurs; le Bouddhisme en est sorti.

On parle plus de vingt langues dans l'Hindoustan;



LE NOUVEAU-NÉ

Tableau de M. André Gill, exposé au dernier Salon. — Gravure de M. Ausseau, d'après la phototypie de « l'Art contemporain ».

C'est un intérieur d'ouvriers. — Grave et pâle
 La jeune mère est là, couchée en son lit blanc.
 L'homme, un vrai travailleur aux bras nus, au front mâle,
 Entre et s'assied près d'elle, ému, joyeux, tremblant.
 Bien délicatement, comme on cueille une rose,
 Entre ses doigts calleux il prend le nouveau-né,
 L'admire, lui sourit et lui parle sans cause,
 Ponctuant chaque mot par un baiser donné.

« Un fils! un héritier! Ça vous donne courage!
 « Ah! monsieur le poupon, comme on va vous choyer!
 « Comme on aura, pour vous, plus d'entrain à l'ouvrage!
 « Comme on vous bercera, le soir, près du foyer!
 « Est-il assez gentil! Tiens, femme, il te ressemble!... »
 « — Tais-toi! — dit la maman — ne vois-tu pas qu'il dort? »
 Puis, sur un ton grondeur et câlin tout ensemble :
 « Tu vas le réveiller en l'embrassant si fort! »

A ces mots, l'ouvrier, dont l'âme se dilate,
 Par égard pour l'enfant devient silencieux ;
 Mais sa joie est alors si grande qu'elle éclate
 En larmes de bonheur au bord de ses deux yeux :
 Et ce rude artisan, couvrant d'un regard tendre
 Sa bien chère malade aux traits pleins de langueur,
 Trouve ainsi le moyen de lui faire comprendre
 Le poème d'amour qui chante dans son cœur!

ADRIEN DEZAMY.



M. LE COLONEL CANARD
Nouveau gouverneur du Sénégal



ALI-BEY
Frère de Mohamed-ès-Sadok, commandant l'armée du bey.

NOS GRAVURES

M. Parnell

Le nom de M. Parnell a été si souvent prononcé depuis un an, et les voyages qu'il a faits fréquemment à Paris pour mettre à l'abri les ressources de la Ligue agraire, que nous avons pensé intéresser nos abonnés en leur donnant son portrait.

On sait que le célèbre agitateur irlandais a été arrêté le 13 octobre à Kingsbrige, au moment où il se préparait à aller présider une réunion de la Ligue.

Il a été conduit à la prison de Kilmainhau, et son incarcération a soulevé une grande agitation. La plupart des chefs de la Ligue ayant été également emprisonnés, le peuple s'est livré à des voies de fait et a menacé de prendre d'assaut les prisons où l'on retient les chefs irlandais. La police a dû charger la foule des agitateurs, qui jetait des pierres sur les représentants de l'autorité.

La Land-League s'est réunie le 18 octobre, et le président, le révérend James Coutwell, a déclaré que l'association dont M. Parnell était le président continuerait à fonctionner comme par le passé.

Le *Standard* annonce que les autorités militaires prennent toutes les dispositions pour envoyer un corps d'armée complet en Irlande, et d'après les dernières nouvelles, la Land-League est dissoute par le gouvernement anglais.

Le colonel Canard

Le colonel Canard, dont nous publions le portrait, a été récemment



M. PARNELL, agitateur irlandais, chef de la Land-League,

nommé gouverneur du Sénégal, en remplacement de M. le contre-amiral Lanneau qui a succombé le 4 août dernier aux atteintes de l'épidémie qui sévit si cruellement sur la population européenne, ainsi que sur la garnison de Saint-Louis.

Voici les états de service du nouveau gouverneur, appelé à un poste que les événements actuels rendent si périlleux :

Canard (Henry-Philibert), né le 10 avril 1832 à Rocroy (Ardennes); sous-lieutenant le 14 juillet 1855; lieutenant le 7 novembre 1858; capitaine le 17 novembre 1862; chef d'escadron le 7 février 1870; lieutenant-colonel le 31 décembre 1874, et colonel au 1^{er} spahis le 17 novembre 1878. Le colonel Canard avait été nommé officier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1866.

Ali-Bey, frère du bey de Tunis

Les succès remportés consécutivement par les troupes tunisiennes confiées au commandement d'Ali-Bey, ont mis en lumière sa personnalité.

Sur la demande du général Saussier, Mohammed-ès-Sadok avait prescrit à son frère Ali-Bey de se tenir prêt à marcher dans la direction qui lui serait indiquée par le commandant en chef du corps expéditionnaire.

D'après les dépêches parvenues en France, Ali-Bey, attaqué par de forts contingents d'insurgés auprès des mines romaines d'Ain-Tounka, les a repoussés, non sans leur avoir fait éprouver de grandes pertes et sans s'être emparé d'un butin considérable.

les principales sont : le bengali, le kanara, le mahratte, le malabar ; toutes dérivent de deux langues mortes, qu'on nomme langues sacrées, le *sanskrit* et le *pali*.

L'Inde possède une littérature des plus riches et des plus anciennes du monde : elle se compose des *vidas*, livres sacrés auxquels se rattachent les *upavédas* et les *puranas*, vastes commentaires qui contiennent toute une encyclopédie, d'un grand nombre de drames, et enfin d'ouvrages philosophiques, où l'on trouve en germe tous les systèmes de la Grèce aussi bien que ceux des temps modernes.

Les commencements de l'histoire de l'Inde sont extrêmement fabuleux. Les Hindous font remonter leur origine à une antiquité exagérée ; cependant, en réduisant leurs calculs à de justes proportions, on peut placer le commencement de leur première dynastie (celle des rois Chandros) à l'an 3200 avant J.-C. Manou fut leur premier législateur.

L'histoire vraiment authentique de cette contrée ne commence guère qu'à l'an 1000 de J.-C., époque de la conquête de l'Inde par les *Gaznévides*.

L'Angleterre possède de nombreux territoires dans les Indes Orientales. La France n'en possède que quelques-uns.

Le gouvernement de l'empire indou est exercé directement par la Couronne depuis 1858, année de l'abolition de la Compagnie des Indes.

Dans ce moment on est à construire des chars urbains qui devront circuler dès le 1er octobre dans diverses parties de la ville. Les rues sont bien éclairées et d'une grande propreté. Les principaux édifices sont le bureau de Poste, la Banque, le Télégraphe, la Douane, le Gouvernement et la gare du chemin de fer *Great Indian*, etc., etc.

A ma prochaine, je vous donnerai tout probablement la relation de mon voyage à Benarès et Lucknow.

JOSEPH-AIMÉ MASSUR.

CANDIDATURES

COMTÉS.	M.	I.	O.
Argenteuil.....	Owens.....		Gilman
Bagot.....	Casavant.....		Blais
Beauharnois....	Bergevin.....		
	Goyette.....		
Beauce.....	Blanchet.....		Poirier
Bellechasse.....	Faucher de St. Maurice.....		Boutin
Berthier.....	Robillard.....		
	Pelland.....		
Bonaventure.....	Riopel.....		Lemieux
Brome.....	Lynch.....		Warren
Chambly.....	Martel.....		Préfontaine
Champlain.....	Dr R. Trudel.....		
Charlevoix.....	Gauthier.....		Chouinard
Châteauguay.....	LePailleur.....		Laberge
Chicoutimi.....			
Compton.....	Sawyer.....		MacMaster
Deux-Montagnes.....	Champagne.....		
Dorchester.....	Audet.....		Larochelle
Drummond.....	Préfontaine.....		Watts
Gaspé.....	Flynn.....		
Hochelega.....	Beaubien.....		
Huntingdon.....		Cameron	
Iberville.....		Charland	Demers
Jacques-Cartier.....	Lecavalier.....		Dawes
	Lavallé.....		
Joliette.....	Guilbault.....		
Kamouraska.....		Letellier	Gagnon
Laprairie.....	Charlebois.....		
L'Assomption.....	Marion.....		
Laval.....	Loranger.....		
	Piquet.....		
Lévis.....	Belleau.....		
L'Islet.....	Marcotte.....		Dupuis
Lotbinière.....			Joly
Maskinongé.....	Caron.....		
Mégantic.....	Hemming.....		Irvine
Missisquoi.....	Racicot.....		Donahue
	Magnan.....		
Montcalm.....	Richard.....		
Montmagny.....	Fortin.....	Talbot	Bernatchez
Montmorency.....	Desjardins.....		Langelier
Montréal-Est.....	Taillon.....		Perreault
Montréal-Centre.....	Davidson.....		Stephens
Montréal-Ouest.....	Doherty.....		McShane
Napierreville.....	Paradis.....		Lafontaine
Nicolet.....	Houde.....		
Ottawa.....	Duhamel.....		
Pontiac.....	Bryson.....		McGuaig
Portneuf.....	Brousseau.....		Langelier
Québec-Centre.....		Peachy	Rinfret
Québec-Ouest.....	Carbray.....		Murphy
Québec-Est.....			Shehyn
Québec-Comté.....	Garneau.....		
Richelieu.....	Leduc.....		Morasse
Richmond et Wolf Picard.....			Darche
Rimouski.....	Asselin.....		Parent
Rouville.....		Robert	Bouthillier
St-Hyacinthe.....			Mercier
St-Jean.....			Marchand
St-Maurice.....	Desaulniers.....		Remington
Shefford.....	Fréjean.....		DeGrosBois
Sherbrooke.....	Robertson.....		
Stanstead.....	Thornton.....		Lowell
Soulanges.....	Duckett.....		DeBeaujeu
Témiscouata.....	Deschênes.....		
Terrebonne.....	Chapleau.....		
Trois-Rivières.....	Dumoulin.....		Turcotte
	Lalonde.....		
Vaudreuil.....	Hardwood.....		
Verchères.....	Brillon.....		Voligny
Yamaska.....	Wurtele.....		

POÉSIE

CLAIR DE LUNE

Émergeant des hauteurs comme un grand oeil qui s'ouvre,
La lune, blanche et pâle, estompe de reflets
Le lis à peine éclos que l'aurore découvre
Et qu'elle offre au soleil émaillant les bosquets.

Le bœuf, au pré, la guette ; et sa tête indolente,
Sa tête douce et belle, au limpide regard,
S'avance lentement sur la haie odorante
Pour la voir monter mieux à son brillant décor.

L'oiseau tout ébloui dans sa verte tonnelle,
S'envole de la branche au gazon velouté ;
Et, prenant pour le jour l'éclat de sa prunelle,
Fait redire à l'espace un chant de volupté !

Des barques, au repos, que sa lumière inonde
Depuis la nef luisante au mât du perroquet,
On dirait à la voir, peinte dans l'eau profonde,
L'ancre au chaste profil qui les tient en arrêt.

Toi que le mousse acclame en sa joie indicible
Lorsque dans le ciel bleu tu montes vers le soir,
O lune ! dis-moi donc quelle main invisible
Te porte à l'horizon comme un vaste ostensor ?

N'es-tu pas sœur de l'astre à la chaleur féconde
Qui promet au sillon de splendides réveils,
Du soleil, en un mot, projetant sur le monde
Le reflet amoindri du soleil des soleils ?

Epanche sur mon être un jet de ta lumière ;
Et si ce rayon d'or contient la vérité,
Il sera — l'éternel écoutant ma prière —
Le gage rassurant de l'immortalité !

PHILÉAS HUOT.

St-Roch de Québec, septembre 1881.

LES

RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

II

Mme d'Hérigny & Mme Etienne Clavey.

(Suite)

« Je ne savais pas encore que la femme offensée ne peut se venger de celui qui l'outrage, sans que cette vengeance se retourne contre elle. J'étais livrée à moi-même, folle de colère. Atrociement malheureuse, atteinte dans les fibres les plus sensibles de mon cœur, je voulais blesser à mon tour. Peu m'importait le danger et l'imprudence des moyens.

« J'écrivis trois lignes, sans date, au revers de la lettre du comte :

« Venez ce soir, chez moi, à dix heures, je vous attends. »

« Et je signalai.

« Le soir, à l'heure précise, il arriva, par la porte du parc, restée ouverte. Il marchait doucement, cherchant la fenêtre d'une chambre sans doute. C'était tout simple, n'est-ce pas ? J'avais reçu sa lettre, je l'avais lue, j'y avais répondu. Rien de mieux... j'étais de facile conquête !

« Le salon du rez-de-chaussée donne accès dans le jardin par quelques marches fort basses.

« J'entends encore — j'entendrai toute ma vie — le bruit de ses pas indécis faisant crier le sable des allées, puis montant doucement.

« Quand le comte fut tout en haut, sur la dernière marche, j'ouvris la porte-fenêtre, et il se trouva devant moi, aveuglé par les flots de lumière qui tombaient directement sur lui des lustres resplendissants. Comme la veille, le salon était joyeusement rempli de clartés et de fleurs. Comme la veille, les parents et les amis s'y pressaient anxieux.

« Je pris la main du comte.

« — Venez, lui dis-je, on vous attend.

« Il me suivit sans résistance, et je le sentais trembler.

« L'imprévu, la brusquerie de cette scène le terrifiaient.

« Il arrivait... prêt à triompher sans effort des larmes et de la faiblesse d'une enfant, et il se trouvait aux prises avec l'amour-propre outragé d'une femme.

« Je m'étais assise près de mon père. Il restait debout, chancelant et troublé comme un condamné.

« — Monsieur d'Assy, dis-je, vous m'avez écrit ce matin... vous désiriez me revoir. Après le malentendu d'hier, rien n'était plus naturel ; je suis prête à vous entendre ; c'est ce que vous désirez, n'est-ce pas ?

« Il ne put se méprendre, car ma voix et mes yeux lui criaient mon mépris. La sueur roulait en gouttes énormes sur son front, mais pas un mot ne sortit de ses lèvres contractées.

« — Il paraît, mon père, dis-je en souriant — j'avais tous les courages, ce soir-là — il paraît que M. d'Assy n'a pas, depuis hier, recouvré la parole. Nous attendrons, rien ne presse. Voulez-vous être assez bon pour le faire reconduire ?

« Mon père soupira, le domestique vint, et le comte d'Assy, pâle comme un mort, le suivit dans la rue.

« Cette scène avait eu cinquante témoins, j'étais vengée, mais j'étais perdue. Ni la mère ni le fils ne devaient me pardonner.

« Ils agirent habilement, les infâmes !

« A partir de ce jour, madame d'Assy, quand on prononçait mon nom, se retranchait derrière des réticences embarrassées... elle avait un sourire compatissant... quelques phrases sévères à l'adresse de ce mauvais sujet, son fils... j'étais un peu jeune, un peu folle... elle s'en était aperçue... à temps.

« Elle avait dû agir en conséquence... mais il n'y avait rien... rien autre chose... pouvait-on supposer !... grand Dieu... jamais... ce serait affreux !

« Lui, avait une autre manière.

« Il riait très haut de sa mésaventure, affectant une confusion humble, sous laquelle perceait la satisfaction du triomphe.

« — Ma mère a été un peu dure, murmurait-il. Pauvre petite !... C'est dommage, elle m'aimait bien... voyez plutôt... »

« Et il montrait avec indifférence, sans y attacher autrement de portée, les fatales lignes qui me condamnaient.

« Quand il avait surpris des regards étonnés ou railleurs, il reprenait sa lettre en toute hâte.

« — Comment, comment... disait-il... n'allez pas supposer, au moins... ce serait affreux... injuste... il n'y a rien... rien... c'est une charmante enfant, que j'aime infiniment... Je ne l'ai pas épousée, c'est vrai... ma mère est si rigoureuse... nous avons eu quelques démêlés... de fortune.

« Il passait pour très généreux... Ah ! les infâmes ! les infâmes !

« Quand mon père, désespéré, voulut leur disputer les débris de mon honneur, on alla à lui les mains tendues avec des regards attendris, comme à un malheureux dont il faut respecter la douleur ou ne pas exaspérer la folie.

« Le vieillard parla plus haut. Il essaya de réveiller ce qui, chez mon ancien fiancé, tient lieu de cœur... Roger d'Assy s'inclina, la tête découverte, jouait très noblement son personnage ; il déclara qu'il n'acceptait pas un duel avec un homme vénérable, digne de tous les respects. Il le suivrait sur le terrain, s'il y était forcé, mais il irait sans armes... et ne se défendrait pas.

« La galerie battit des mains... Et mon père est mort de douleur.

« Il me reste peu de chose à te dire maintenant. Sur ce fond de bassesses et de lâchetés, ressort une noble et chère mémoire, celle du marquis d'Hérigny, mon mari.

« Oncle maternel de mon fiancé, il avait assisté à la rupture de notre mariage, et on avait connu imparfaitement les causes, comme il avait su l'humiliation infligée à son neveu, seulement d'après les suppositions et commentaires du public. Il avait trop vécu avec sa sœur et son neveu pour les croire sur parole. Il vint à moi, loyalement, franchement, me demander une explication franche et loyale.

« — Je pressens une grande infamie, mademoiselle, me dit-il. Il me faudra rougir de mon propre sang... dites... que puis-je faire ?

« Mon père était mort depuis quelques semaines, j'étais seule, pleurant ma vie triste et mon dernier appui. Sa pitié me dilata le cœur. Je lui dis tout... mes craintes, mon espoir, mes tortures, mon imprudence. Il pleura mon malheur et sa honte... et me tendit les bras... Eperdue, je m'y jetai. Un mois après, je portais son nom. Mais ce dernier bonheur, d'être la compagne, l'enfant d'un homme loyal, Dieu me l'a retiré. Il est mort. Je suis seule de nouveau, et sous la cendre amoncelée qui recouvre mon cœur, la dernière étincelle est bien morte.

« Par malheur, je suis si jeune que mon corps indocile se débat et lutte encore pour vivre... c'est pour cela que, dans mon agonie, je crie vers toi ! »

Madame Etienne Clavey & la marquise d'Hérigny.

« C'est une triste histoire, ma Simone, bien triste. J'ai souffert, pleuré et rougi avec toi. Je t'ai comprise, je t'ai aimée d'une tendresse infinie.

« Dans cette solitude où tu vis, enveloppée de ta révolte, accablée sous une monstrueuse injustice, tu caresses ta douleur, tu te regardes vivre et souffrir, en cherchant, comme le gladiateur antique, la place pour tomber et mourir.

« C'est mal, ce que tu fais, Simone ; reprends courage, il le faut : tout te manque, dis-tu ? non, puisque je te reste. Tu verras comme je sais aimer depuis que j'ai connu les tortures et les joies de la maternité ! la femme n'est complète que le jour où elle est mère, et je t'aime en mère, mon enfant chéri ; non, ta vie n'est pas finie ; elle commence. Tu étais si droite et si pure, que tu as traversé toutes ces turpitudes sans en être atteinte. Plus tu as souffert, plus tu as droit à ta part de joies. Tu retrouveras ici, ma bonne Simone, cette consolante certitude.

« Parlons un peu maintenant, si tu le veux, de cette famille qui va devenir la tienne. Tu ne dois pas arriver en étrangère, alors que tous attendent une sœur longtemps absente et désirée.

« Nous sommes considérés ici, en général, comme d'assez bonnes gens, mais fort originaux ; ne t'effraye pas : la plupart de ceux qui emploient cette épithète ne la comprennent pas ; l'effet n'en est pas moins produit. L'originalité consiste, pour nous, à rester tels que Dieu nous a créés, ayant reconnu l'impossibilité de faire mieux. Il est certain, de plus, que si nous voyons le vrai et le bien au bout d'une route, nous ne nous détournons pas uniquement pour aller faire la culbute là où le précédent mouton a sauté... nous ne sommes pas serviles... Nous ne sommes pas esclaves, nous marchons librement, la tête haute, parce que nous n'avons rien à cacher... la main tendue, parce que nous ne comprenons pas la vie sans la charité, ayant gravé dans nos cœurs et sur nos portes cette devise vraiment divine : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit. »

« Mon père et mon mari sont adorés ici ; je vis dans cette auréole, dont la reconnaissance agouante chaque jour le rayonnement, comme une pauvre petite planète qui gravite humblement en béniissant son étoile, et cela vaut mieux que la gloire mondaine, je te jure.

« Mon père n'a qu'une passion, ses fleurs. Il a des joies charmantes quand elles entrouvrent au soleil leurs corolles nuancées de pourpre ou d'azur, et qu'il peut admirer leurs tons mats et veloutés, la délicatesse infinie des tissus et des feuilles. Il les soigne et les opère avec la gravité délicate que ses malades apprécient chaque jour. Sa sérénité vieillisse fait plaisir à voir au milieu des massifs odorants et des buissons de roses.

« Quand j'ai souri au gai sourire de cet homme simple dont la longue vie a été consacrée au bien de tous, je regarde le ciel avec reconnaissance.

« Mon mari a une passion aussi. Oserai-je te l'avouer ? et ne suis-je point aveuglée par un condamnable orgueil ? Non, je suis sûre de mon fait ; sa passion, c'est moi ! Depuis le jour, resté célèbre, où mon père me poussa dans ses bras, pour lui bien démontrer que je le détestais, notre tendresse a prospéré si bien qu'il faudrait maintenant arracher le cœur pour détacher l'arbre.

« Ce n'est pas qu'il me flatte : il parle haut, et commande en maître. Mais nous avons refait le code ensemble : Je désire... il ordonne, et... cela revient au même... La loi de notre ménage est l'entente cordiale de deux puissances, nous obtenons ainsi une très douce vie.

« Dans notre cercle intime, nous avons encore ma belle-mère et son dernier fils. Mme Clavey est une femme des anciens

NOTES MONTRÉALAISES

NOUVEAUTÉS D'HIVER

jours. Il y a sur son front bombé, dans son regard lent et profond, les traces de méditations constantes. On y devine la pensée perspicace que les femmes habituées à souffrir ensevelissent dans un silence absolu. Elle a perdu huit enfants sur les dix que Dieu lui donna...

Elle vit avec son dernier fils, Richard, et il n'existe pas de meilleur ménage que celui de la mère et du fils. Ce grand homme barbu garde des tendresses d'enfant pour le cœur ulcéré dont il est le dernier rayon.

La vertu filiale est la plus grande perfection de mon beau-frère; c'est même, à vrai dire, sa seule perfection. Chez lui, l'originalité n'est pas un défaut ni une qualité, c'est la nature, l'homme même.

Dès sa naissance, ce singulier garçon n'a rien fait comme tout le monde; il arrivait le dixième, sans être attendu ni désiré; le père, accablé des soucis de sa nombreuse famille; la mère, faible et souffrante; les frères aînés, prêts à devenir hommes; les grandes sœurs, trop occupées de leur avenir pour bercer tendrement ce retardataire. On le mit en nourrice, assez loin du nid maternel; puis, tout en l'aimant bien, on n'en parla plus.

Lui, justement, voulut vivre et garder sa place au soleil; il utilisa ses premières dents à dévorer, comme sa mère nourrice, du lard et du pain bis, but du gros cidre normand de préférence au lait doux, et poussa comme un champignon.

Un jour, son père se souvint qu'il avait un dixième enfant quelque part. Il écrivit, on l'amena, et il resta tout étonné devant le superbe rejeton qui se tint planté devant lui, droit et raide, une main sur les yeux, tout prêt à crier de frayeur devant l'auteur de ses jours.

Sa mère qui avait pleuré devant deux berceaux vides, le prit par le cou et l'embrassa si fort, que l'enfant, réchauffé par cette première effusion maternelle, consentit sans trop de larmes à rester dans cette famille qui était la sienne, mais où il se trouvait absolument dépaycé.

Plein de cœur et d'intelligence, sauvage et concentré, pensant beaucoup et parlant très peu, il s'éleva tout seul, gardant ses bons et mauvais instincts dans leur naturel primitif, et se faisant ainsi un caractère à part, qu'il conserva toute sa vie.

Depuis qu'il sait vouloir, Richard a appris vite et bien une infinité de choses; sa vie a été une étude perpétuelle, et c'est merveilleux, tout ce qu'il sait.

Il a étudié la médecine avec entêtement; absolu en toute chose, il voulut arracher à la science le secret de ne plus souffrir.

(La suite au prochain numéro.)

Voici le texte de la lettre adressée à l'honorable M. Chapleau au sujet de la loterie française pour les incendiés de Québec.

COMITÉ DE SECOURS POUR LES INCENDIÉS DE QUÉBEC, 3, RUE D'ANTIN.

Paris, 26 octobre 1881.

L'honorable J. A. Chapleau, Premier ministre de la province de Québec, Québec.

Monsieur le ministre,

Le gouvernement français, sur la demande que nous lui avons adressée, vient de prendre un arrêté autorisant M. J. H. Thors à organiser, au bénéfice des incendiés de Québec, une loterie de deux millions de francs dont le tirage aura lieu avant le 1er avril 1882.

Je m'empresse donc de vous en informer au nom du Comité de Secours.

Je vous exprime en même temps la satisfaction que nous éprouvons de pouvoir donner à nos compatriotes du Canada cette marque de sympathie, et de leur prouver une fois de plus à quel point nous nous intéressons à ce qui les touche.

Veuillez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de ma haute considération.

Pour le comité,

T. DU TILLET.

AUX DAMES.—2,000 pièces d'Étoffes à Robe sacrifiées.—Étant à la veille de faire subir à nos affaires des changements considérables, et nous trouvant avec un grand surplus d'étoffes à robes, nous nous sommes décidés à les vendre à sacrifice.

Le débit dans ce cas ici est tout, le profit n'est presque rien.

DUPUIS FRÈRES,

605, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades; soulageant l'Irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

Lisez-vous quelquefois les journaux, madame, et vous arrive-t-il de jeter distraitemment les yeux sur les annonces? Ces réclames des magasins de nouveautés à la mode, indiquant en lettres géantes, leur "Exposition générale", leines de séduisantes promesses et de merveilleuses occasions, ne vous rappellent-elles rien? Pour moi, je ne puis passer, un jour de grande vente, devant ces magasins sans sentir en moi se rouvrir les cuisantes blessures d'un ancien dépit—et sans penser à vous plus vivement, avec de mélancoliques regrets et de gros soupirs, pareils à ceux qui vous faisaient tant sourire autrefois!

Vous en souvient-il? En ce temps-là, vous aviez pour le plus humble de vos adorateurs, mais le plus dévoué, assurément, une indulgente amitié, et bien qu'elle fût hautaine et dédaigneuse encore, j'osais parfois me leurrer de chimériques espoirs, quand vos beaux yeux, quittant leur habituelle expression d'insouciance, daignaient, au milieu d'une de nos folles conversations, s'abaisser moins durement vers les miens. Pauvre moi! Je vous aimais tant! Je puis bien vous parler ainsi, n'est-ce pas? madame: c'est de l'histoire, et c'est un lointain passé que j'évoque. Et puis mon roman, si bien commencé, et si mal fini!

Et cet écroulement de tous mes vœux, vous le savez, c'est à une de ces ventes stupides, à une de ces fantastiques cohues d'élégantes acheteuses que je le dois!

Pour la première fois, un mot encourageant venait d'accueillir mes brûlantes prières, et vous ne vous étiez point raillée, comme d'ordinaire, de mes très réels tourments. La veille, quand j'avais pris congé de vous, après une ennuyeuse soirée qui m'avait semblé divine, car je ne voyais, je n'entendais que vous, vous m'aviez dit—et Dieu sait dans quel trouble m'avaient jeté ces paroles:—Je vous attends demain. Vous me tiendrez compagnie, voulez-vous? Je serai seule jusqu'au souper.

Seule, vous! vous qui ne sembliez pas capable, hors de votre jour, de rester une après-midi dans la tranquillité sérieuse de chez soi, et sans l'adorable bavardage des grandes amies! La grâce vous avait-elle touchée? Fat que j'étais! je remerciais déjà mon étoile et quelles belles phrases je préparais si vous consentiez par hasard à m'entendre! Toute une journée de tête-à-tête! Ah! je devais bien finir par vous convaincre—et, tandis que je retournais chez moi tout ému, les serments, les déclarations, les suppliants aveux me montaient au cœur, et j'avais, par avance, des éblouissements.

A deux heures, j'arrivais chez vous. Le temps était sec et frais. Vous étiez assise, frileuse, auprès du feu, dans le petit salon du fond. Dans la pièce bien close, avec ses épais tapis et ses portières lourdes, on respirait l'irrésistible bien-être du sweet at home. C'était charmant, qu'on allait-être bien ici à deux! Jusqu'au souper, avez-vous dit?

Vous aviez dans les mains un journal, quand j'entraî, et vous paraissiez lire très gravement, avec une attention qui ne vous était pas habituelle. Je parlais, je vous remerciais de la joie que vous me donniez, je trouvais des mots de flamme, je soulageais mon pauvre cœur du trop plein de ma passion... mais je sentais bien que vous n'écoutiez que distraitemment. A la fin, après quelques paroles indifférentes, je me rappelle que vous me dites, avec des câlineries exquises dans la voix, car vous sentiez bien la peine que vous m'alliez faire:

—Écoutez, c'est aujourd'hui l'exposition des nouveautés d'hiver, chez BOISSEAU FRÈRES, il faut absolument que j'y fasse un tour... Il y a des occasions prodigieuses... Vous allez être bien content, vous m'accompagnerez... Nous ne resterons qu'un instant... Ce sera très amusant, vous verrez!... Nous serons rentrés dans une heure.

Et comme vous voyiez mon visage s'altérer, avec une inquiétude sans doute comique, vous reprîtes très vite: —Et j'écouterai encore vos folies, là, et je serai très bonne, et je ne me moquerai pas.....

Le moyen de résister, n'est-ce pas? Le journal était tombé, à moitié plié. Et je me souviens de la disposition des lettres qui, invinciblement, attiraient mes yeux, comme par une sorte de pressentiment, pendant que, décontenancé et malheureux, j'attendais que vous fussiez prête à sortir:

AFFAIRES SANS RIVALES!!!

SATIN MASCOTTE, Étoffe haute qualité. L'IRRÉSISTIBLE, Élegant en pluche moirée.

LE RÊVE D'AMOUR, Délicieux chapeau CAPRICE JAPONAIS, Séduisant.

BOISSEAU FRÈRES

235 ET 237, RUE SAINT-LAURENT.

Je lui ai gardé une assez forte dent, à ces "Affaires sans Rivaies" pour avoir la mémoire de cette irritante annonce.

Et nous voilà, tous les deux, descendant de voiture devant le bienheureux magasin. Et, furtant partout avec votre bon instinct de montréalaise, courant d'un

comptoir à l'autre, interrogeant les commis, trouvant tout surprenant, poussant de petits cris d'étonnement montant et descendant les étages de ce Palais des Dames, vous m'entraîniez à votre suite, essouffé, et le temps se passait et je me désolais. Quand j'osais me plaindre—timidement—vous me rassuriez en disant "que c'était fini," que "encore une petite visite à tel comptoir," et nous partions! Et à mesure que nous avançons, vous me surchargez de petits cartons—pour ne pas perdre de temps, ajoutiez-vous—et j'en avais plein les poches et plein les mains, ne sachant plus quelle contenance tenir.

La foule grossissait, c'était une véritable bagarre. Les employés affolés perdaient la tête. Il y avait de grandes poussées, comme dans un jour de fête populaire. J'avais des étourdissements.

Vous, vous alliez toujours, légère, sûre, habile à vous frayer le passage que j'étais impuissant à vous ouvrir, et ne vous arrêtant jamais qu'une minute, impatiente de tout voir.

Toujours est-il, que de visites en visites, de la soierie à la draperie, de la ganterie à la lingerie, des modistes en chapeaux aux modistes en robes, les heures terribles s'écoulaient avec la rapidité du désespoir. Enfin le retour s'effectua!

Le feu brillait toujours dans la cheminée. Les lourds tapis assourdisaient les bruits de la rue, mais les lampes étaient allumées, la pendule marquait sept heures, et votre inséparable amie était installée près de vous.

—Ah! vous voilà, enfin! dites-vous en partant d'un grand éclat de rire.

La situation éroit si singulière que je me mis à rire, moi aussi, bien que je n'en eusse guère envie.

Mais c'en était fait de mes espérances, c'en était fait de mes pauvres aveux et de la douceur intime du tête-à-tête tant désiré. L'occasion ne se retrouva pas d'elle-même, et expiant durement le ridicule où je m'étais mis, je n'osais point la provoquer.

Vous comprenez pourquoi ces affiches et ces annonces bruyantes de grandes ventes m'horripilent à présent, et pourquoi j'ai toujours le cœur un peu serré, quand il m'arrive de passer, un jour de cohue, devant ces marchés de la mode!

Ah! belle madame, moqueuse amie! sans les nouveautés d'hiver de ce Palais des Dames!

P. G.

ATTENTION.—A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet: Étoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante.

Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibaut, car cet établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine. J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 24 novembre 1881.

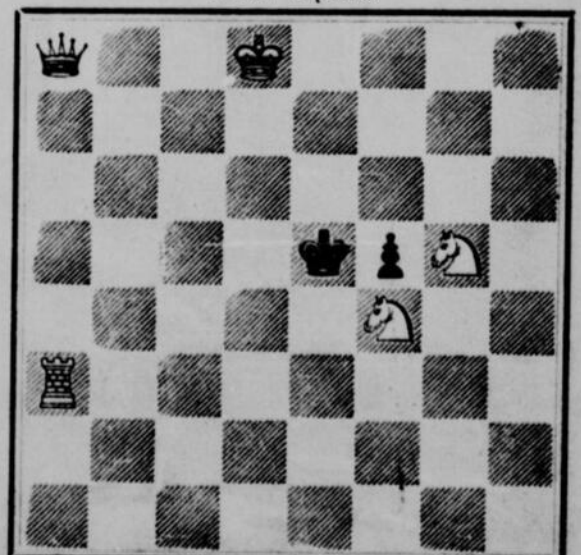
Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES.

Problème No. 291.—MM. F. Côté, H. Giroux, J. Brunette, Québec; Un amateur, E. Legault, Ottawa; M. Lalandry, New-York; A. C., St-Jean; H. Latreuil, T. Gagnier, A. Buisson, M. Toupin, Montréal.

PROBLÈME No. 292.

Composé par M. G. R. SPENCER, Rutland, Vt. NOIRS.—2 pièces.

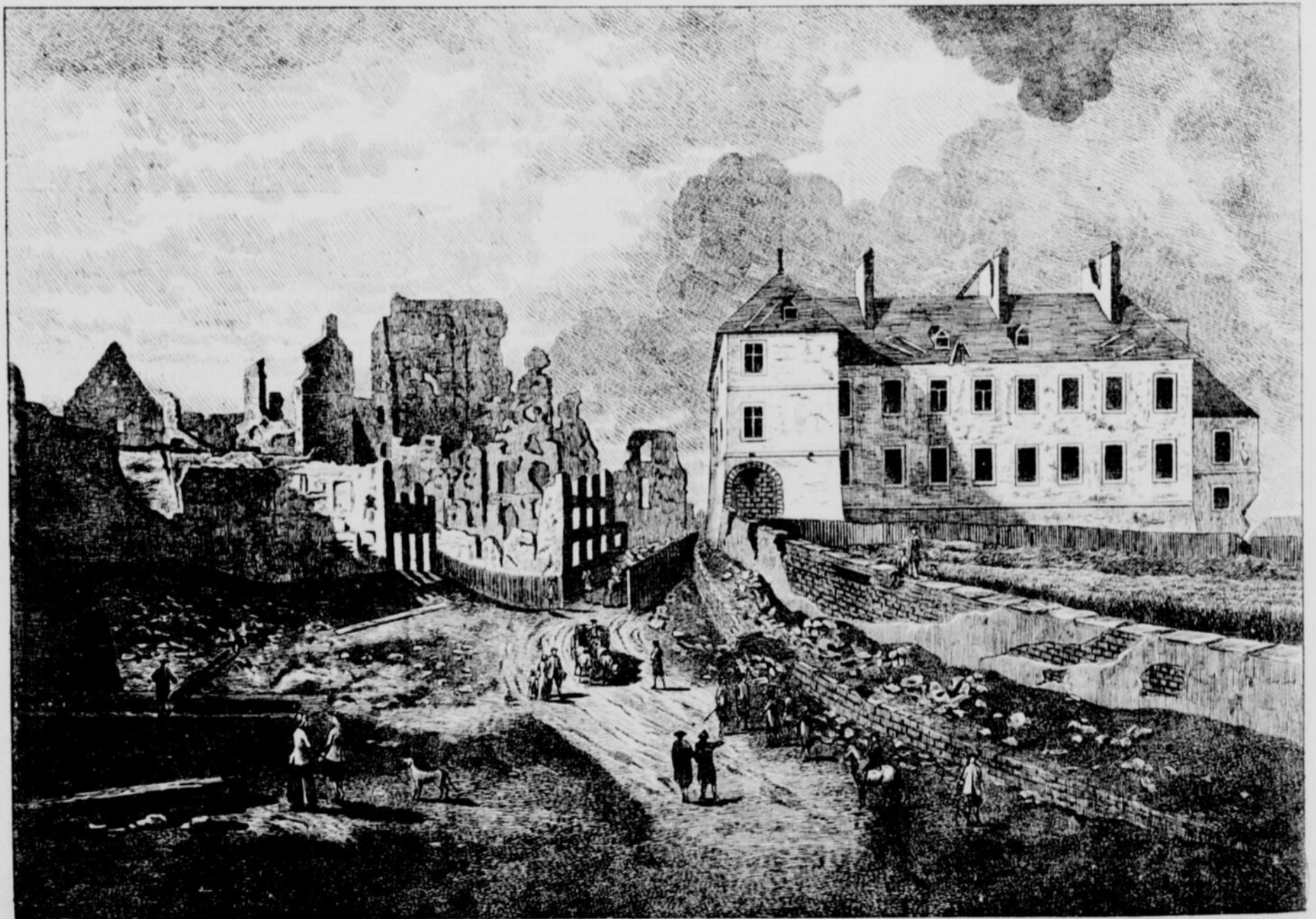
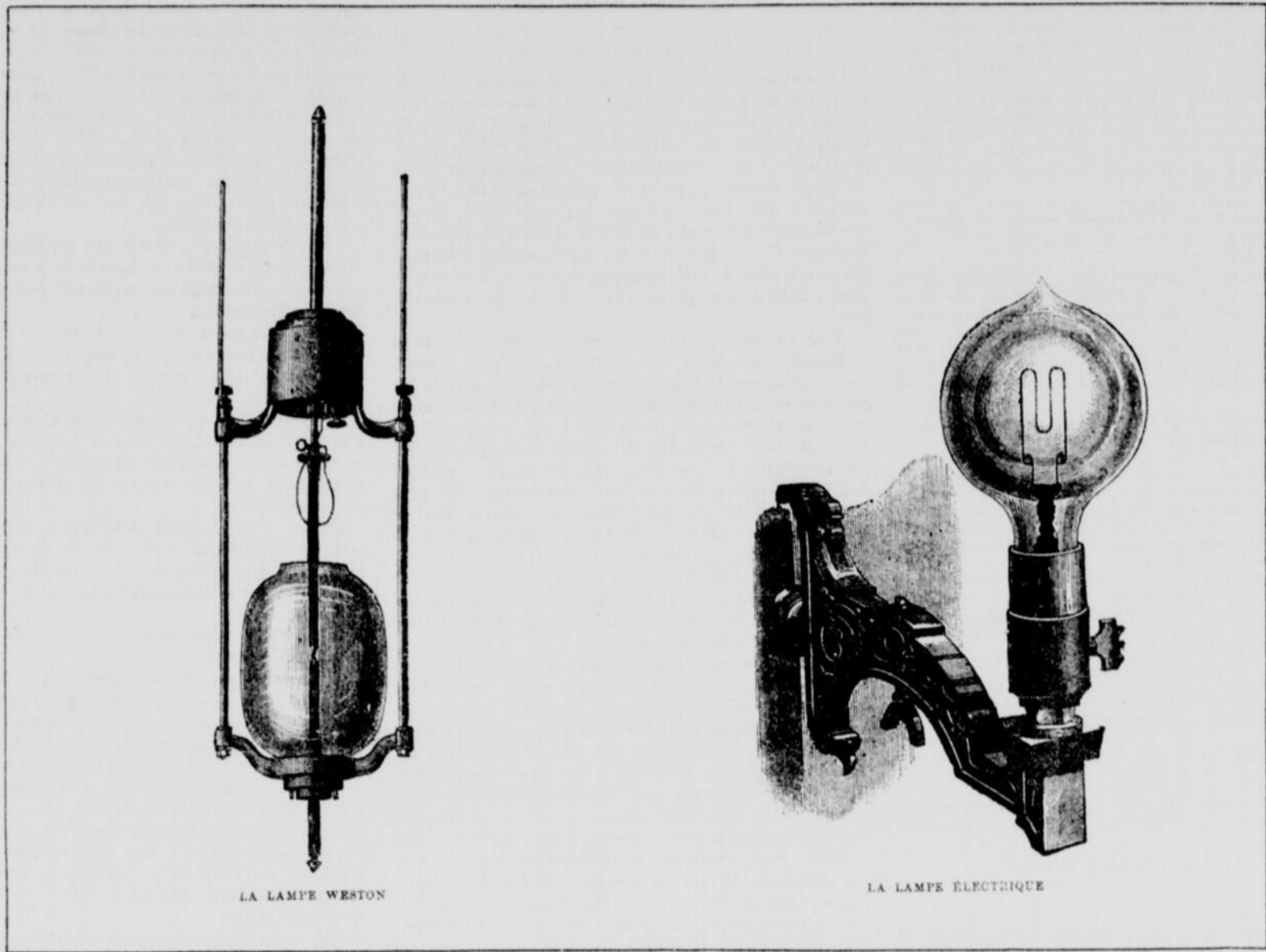


BLANCS.—5 pièces.

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTION.—No. 291.

Blancs. 1 D 6e TR Noirs. 1 Roue. 2 Mat selon le coup des Noirs.



VIEUX QUÉBEC—PALAIS ÉPISCOPAL ET LES RUINES, DANS LA COTE, EN 1791

ÇA ET LÀ

Mgr l'archevêque des Trois-Rivières est arrivé à Rome, après un heureux voyage.

Il y a environ 1,750,000 catholiques en Angleterre seulement.

Une dépêche de Saint-Petersbourg annonce que l'auteur de l'attentat du Palais d'hiver a été arrêté.

L'usine à gaz de Hambourg a été détruite par une explosion. Il y a eu trois tués et six blessés.

Les Etats-Unis ont 5,856 milles de chemin de fer en construction, qui doivent être achevés à la fin de l'année prochaine.

Les exportations considérables de pommes de terre à New-York sont dues, dit-on, à la crainte d'une épidémie de ce tubercule que l'on regardait comme imminente.

Entre deux amoureux : Lui : Je te cacherais dans mon cœur, je te protégerai contre les vents et les orages de ce monde ! Elle : Un parapluie fera aussi bien !!

Des dépêches de la ville du Cap mandent qu'au commencement d'octobre, le roi des Ashantis a fait immoler 200 jeunes filles afin de faire du mortier avec leur sang pour réparer les murs de sa résidence.

Les produits potagers du Canada trouvent un marché très avantageux aux Etats-Unis, où les récoltes ont manqué. Entr'autres produits, on signale l'expédition de plusieurs lots de pois cassés.

La nouvelle voie double du Grand Tronc rend déjà de si grands services, qu'il est question de la prolonger vers l'Est. La compagnie se propose même de poser une voie double dans le pont Victoria.

A propos d'enfant. — M. Paul a cinq ans, il est en train de faire sa prière.

— Mon Dieu, accordez la santé à mon père et à ma mère ; mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être bien sage... Maman, pendant que j'y suis, si je demandais au bon Dieu d'accorder le piano, que tu dis qui est si faux.

Le shérif Merrick est allé à Ottawa ces jours derniers pour obtenir la commutation de la sentence des meurtriers de Plantagenet. On croit qu'un de ces derniers, celui qui avait avoué son crime et qui ensuite a plaidé non-coupable, sera pendu, mais que l'autre sera condamné aux travaux forcés pour le reste de ses jours.

Un correspondant écrit au Times que M. Amine Nanif, directeur des Missions protestantes au Caire, qui était venu au mois de juillet en Angleterre dans le but de recueillir des fonds pour les missions protestantes d'Egypte, est entré dans le giron de l'Eglise catholique romaine. Il a fait son abjuration entre les mains du prieur Vaughan, au collège et monastère de St-Benoît.

Un journal anglais de l'Inde annonce qu'un des éléphants du roi de Bangkok, animal vénéré et appartenant à la suite du souverain, est devenu brusquement fou, et que dans ses accès il a écrasé sous ses pieds cinq de ses domestiques. Malgré cela l'animal, qui est sacré, n'a pas été tué ; on s'est contenté de l'entourer d'une barrière bénite par un grand prêtre, que l'animal sacré a naturellement brisée. On a réussi néanmoins à le chasser dans une cour où il a péri.

La maladie de ce curieux saint a été attribuée à la malveillance de son personnel de service ; mais comme on n'a pu découvrir le vrai coupable, le souverain de Siam a décidé qu'il y avait lieu de les décapiter tous. La sentence a été exécutée séance tenante et trente malheureux ont été mis à mort.

Entre deux époux : —J'ai besoin d'une robe, je n'ai plus que des loques. —Les temps sont durs, ma chère, je puis à peine me tenir le nez au-dessus de l'eau. —Ce n'est pas difficile de le tenir au-dessus de l'eau, mais le grand trouble pour toi, c'est que tu le tiens trop au-dessus du whisky.

Le mois de décembre approche et avec lui, la fin si hideuse du meurtrier Hayvern. Celui-ci est tout à fait résigné au malheureux sort qui l'attend. Il boit et il mange avec beaucoup d'appétit. Il reçoit la visite de ses parents une fois par semaine et celle de son confesseur tous les jours.

Plus tard, viendra l'exécution du meurtrier Moreau. On sait que cet homme sera pendu le 13 janvier prochain. Pendant son procès, il était assez calme ; il pouvait encore espérer la liberté. Depuis que la sentence de mort lui a enlevé ses dernières espérances, il est inconsolable. Il mange peu et paraît brisé par les remords. Il écoute avec respect les conseils de son confesseur qui le visite fréquemment.

En Syrie, les gens n'ont jamais leur chapeau ou leur turban en entrant dans une maison, mais ils laissent, en revanche, leurs souliers à la porte. La raison en est que les planchers sont couverts de nattes ou paillassons toujours très propres sur lesquels—dans les maisons musulmanes—les hommes s'agenouillent pour prier et s'inclinent tellement profondément que leur front touche le plancher ; en sorte qu'il ne serait ni décent ni respectueux de fouler avec des souliers malpropres l'endroit où ils s'agenouillent pour prier. Ce doit être un curieux spectacle que de voir à la porte des maisons d'abolés des montceaux de souliers et de sabots de bois de diverses couleurs, rouges, noirs, jaunes.

Dans tous les cas, ce qui précède est une leçon dont pourraient faire leur profit ces catholiques qui mâchent du tabac dans nos églises.

En certain pays d'Afrique, lorsqu'un homme se noie, ses amis se mettent à la recherche du cadavre. S'ils ne le trouvent pas, alors l'important pour eux est de s'emparer de l'âme du défunt. Voici comment ils procèdent :

Ils déposent sur le bord de la rivière, aussi près que possible de l'endroit où l'on suppose que l'homme s'est noyé, un sac de peau de chèvre humecté, dont l'orifice, dirigé du côté de l'eau, est tenu ouvert au moyen d'un cercle fixé au dedans. Deux cordes sont tendues d'un côté à l'autre de la rivière et forment un pont sur lequel l'âme du défunt pourra traverser. Des vases contenant divers aliments sont placés autour du sac, et les amis du défunt font un paisible repas pendant qu'on chante un hymne avec accompagnement d'instruments. L'âme, croit-on, est attirée par ces cérémonies, traverse la rivière sur le pont de cordes, et se précipite dans le sac.

Dès qu'elle y est entrée—c'est-à-dire, lors que la brise enfle le sac—l'orifice en est promptement fermé et on porte le sac au cimetière où une fosse a été préparée d'avance. Le sac est suspendu au dessus de la fosse, on dénoue les cordons, et l'âme—c'est-à-dire le vent contenu dans le sac—descend dans la fosse, laquelle est aussitôt remplie. Aux yeux des habitants du pays, cette cérémonie a la même valeur que l'inhumation du corps, et la fosse est entourée d'autant de respect que si elle contenait le cadavre.

ENCORE JEUNE.—Ma mère a souffert longtemps de la névralgie et était dans un état alarmant. Aucun médecin ni médecine ne réussirent à la guérir. Il y a trois mois elle commença l'usage des Amers de Houblon, et maintenant elle est guérie et quoique âgée de 70 ans, l'on dirait d'une jeune femme. Il n'y a rien tel que les Amers de Houblon.

UNE DEMOISELLE, Providence R. I. —Journal.

—Pour vous en convaincre demandez à un Allemand, et il vous dira que l'Huile de St. Jacob est le meilleur remède mis à la disposition du public. Des rhumatismes de plusieurs années ont cédé à son influence magique. Suivant la remarque de plusieurs, son action est électrique, chassant les douleurs avant que le mal soit guéri, laissant le patient dans un état de santé parfaite. C'est aussi un remède certain contre la névralgie, produisant un soulagement dès sa première application, et guérissant en peu de temps les cas les plus invétérés.

—Rester trop longtemps dans les ateliers, donne aux ouvriers un teint mat, enlève l'appétit, les rend languissants et malades, appauvrit le sang, empêche les fonctions du foie, cause nombre de maladies ; tous les médecins et médecines ne peuvent guérir. Il n'y a qu'en faisant usage des Amers de Houblon, et prenant beaucoup d'exercice que vous guérirez.—Christian Recorder.

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL.

Montréal, 19 novembre 1881.

Table with 3 columns: FLOUR, Price, and Unit. Includes items like Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, etc.

Table with 3 columns: GRAINS, Price, and Unit. Includes items like Blé par minot, Pois, Orge, etc.

Table with 3 columns: DAIRY, Price, and Unit. Includes items like Beurre frais, Beurre salé, Fromage.

Table with 3 columns: POULTRY, Price, and Unit. Includes items like Dindes, Oies, Canards, Poules, Poulets.

Table with 3 columns: VEGETABLES, Price, and Unit. Includes items like Pommes au baril, Patates au sac, Fèves, Oignons.

Table with 3 columns: BIRDS, Price, and Unit. Includes items like Canards sauvages, Pigeons domestiques, etc.

Table with 3 columns: MEATS, Price, and Unit. Includes items like Bœuf à la livre, Jambon, Lard, Mouton, etc.

Table with 3 columns: OTHERS, Price, and Unit. Includes items like Sucre d'érable, Sirop, Miels, etc.

Marché aux Bestiaux

Table with 3 columns: Livestock, Price, and Unit. Includes items like Bœuf, Vaches, Veaux.

Table with 3 columns: FEEDS, Price, and Unit. Includes items like Paille, Foin.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chronos, Papyrus, etc., tous différents. L'ère d'échantillons complets pour agents 25c. Grande variété de Cartes d'Année. 50c. Réimpression pour le commerce et les imprimeurs. 100c. Échantillons de Cartes d'Année de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

ADRESSES D'AFFAIRES

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK, AVOCATS, No. 7, RUE SAINT-JACQUES (AU SECOND), MONTREAL.

J. G. H. BERGERON, B. C. L. AVOCAT, 7, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

PAGNUELO & ST-JEAN AVOCATS, No. 34, Rue Saint-Jacques, MONTREAL.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes, MONTREAL.

F. X. COCHUE, EVALUATEUR, Membre de la Corporation des Agents d'Immobles, etc. RUE SAINT-JACQUES, No. 71, MONTREAL.

AU GRAND VATEL 26, 28, 30, Rue St-Jacques MONTREAL LUNCH A TOUTE HEURE A 25 CENTS ET 50 CENTS

BUREAU DE CREDIT GAGNON FRÈRES, Propriétaires, ÉDIFICE DE LA BANQUE JACQUES - CARTIER, PLACE-D'ARMES, MONTREAL.

P. FOREST, 300, rue Saint-Paul, Montréal — 1, rue Bourla, Antwerp (Belgique)

Produits canadiens vendus en France, Allemagne et Belgique. — Importateur d'Articles français, belges et allemands, aux prix de fabrication. — Spécialité de matières premières.

Manufactures Françaises d'Ornements d'Eglise. Quatre premiers prix et un Diplôme d'Honneur à l'Exposition de Montreal.

R. BEULLAC, 229, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. Peinture Religieuse, Châsserie, Orfèvrerie, Bronzes.

UNIQUE OCCASION

De se former une Bibliothèque à Bon Marché. Quinze pour Cens de remise sur tous les achats d'au moins \$10.00 des ouvrages de Théologie, Histoire, Littérature, Droit, Médecine, etc., etc.

En établissant une manufacture de papier, nous avons décidé de nous occuper à l'avenir plus particulièrement de la PAPETERIE, de la LIBRAIRIE CLASSIQUE et de PLUMES, pour la vente en gros et l'importation sur demande, et afin d'accueillir le plus promptement possible notre fond de livres et d'articles de détail nous ferons une grande réduction sur les prix, sous forme d'escompte, suivant l'importance des achats.

J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS, 12 & 14, Rue Saint-Vincent, Montréal

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Henry. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

BULLETIN MENSUEL
Bureau de Poste de Montréal

Table with columns: Distributions, DÉPÊCHES, Fermées, A. M., P. M. Rows include destinations like Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, etc.

Décisions Judiciaires concernant les Journaux
10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste...

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'HUILE d'ECLAIRAGE sur l'introduction générale de

L'Huile Australe
DE PRATT

DANS LE CANADA
Cette huile célèbre, comme il est bien connu, a, pendant plusieurs années, été reconnue sur les marchés américains et européens...

M. C. PREVERLY

comme agent pour voir à la promptitude et fidèle exécution des commandes...

CHS. PRATT & CIE

NEW-YORK,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers



L'HUILE ST-JACOB
LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Entorses et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St-Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines. A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

POELES, POELES!!

Le poêle de passage COUNTESS, nouveau modèle, est le mieux fini, le plus économique et aussi le plus amélioré avec ou sans fourneau, POELES DE CUISINE à bois et à charbon, Chaudières à charbon, Pelles, Sas, etc., chez L. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION

On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies, elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections éminentes dans le Nouveau Guide de LA SANTE. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le sous-traité jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FEVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles. On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau. Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver. M. Marcus Smith, qui est chargé du bureau à New Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs. Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Sec. D'op. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

LA POUDRE ALLEMANDE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 24 Juillet 1881.

Les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MAILLE, EXPRESS. Rows include destinations like Ottawa, Québec, St-Jérôme, Joliette, etc.

(Trains locaux entre Aylmer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal. Bureau Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS: 13 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. L. A. SÉNÉCAL, Secrétaire-Général.

DEMANDEZ LA POUDRE à PÂTE VICTORIA

La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDW. RDS. Analyste

TOUS LES ÉPICIERS Manufacturée par

D.C. BROUSSEAU & CIE. MONTREAL.

RUE NOTRE DAME

HOP BITTERS.

(A Medicine, not a Drink.) CONTAINS HOPS, BUCHU, MANDRAKE, DANDELION.

AND THE PUREST AND BEST MEDICAL QUALITIES OF ALL OTHER BITTERS.

THEY CURE All Diseases of the Stomach, Bowels, Blood, Liver, Kidneys, and Urinary Organs, Nervousness, Sleeplessness and especially Female Complaints.

\$1000 IN GOLD.

Will be paid for a case they will not cure or help, or for anything impure or injurious found in them.

Ask your druggist for Hop Bitters and try them before you sleep. Take no Other.

D. C. is an absolute and irresistible cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics.

SEND FOR CIRCULAR. All above sold by druggists. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N. Y., & Toronto, Ont.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPERS, LITHOGRAPHERS, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre: 12 presses à vapeur, 1 machine patentée à vernir les étiquettes, 1 machine électrique à vapeur, 4 machines à photographie, 2 machines à gravure photographique, 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, pour les propriétaires, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)